

DÉPARTEMENT D'HISTOIRE
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

*La tentation de l'Inde? Colonialisme russe et renseignement militaire en Asie centrale
au XIX^e siècle.*

Par
Antoine Gauthier-Trepanier
Mémoire pour obtenir
La Maîtrise ès arts (Histoire)

Université de Sherbrooke

Octobre 2020

RÉSUMÉ

Ce mémoire propose d'explorer la méthodologie propre à la spatialisation d'un corpus des archives militaires russes (RGVIA) concernant l'activité des agents du renseignement opérants en Asie centrale entre 1830 et 1853 pour le compte de l'Empire russe. À cette époque, l'Empire britannique installé en Inde et l'Empire russe situé aux limites septentrionales du Kazakhstan actuel s'opposent dans une confrontation géopolitique pour le contrôle de l'Asie centrale que l'historiographie a retenu sous l'appellation du *Grand Jeu*. L'aspect éminemment géographique de cette question ayant été soulevé très tôt par le géographe H.J Mackinder, ce projet permet d'explorer ce conflit par l'entremise d'un atlas cartographique sous forme de SIG rassemblant les données issues du corpus d'archives, les quelques projets d'humanités numériques réalisées sur le sujet en plus des différentes études ayant émergé des historiographies françaises, britanniques et russes. À travers la question épineuse du projet de prise de l'Inde par les Russes, nous présentons un portrait global des acteurs, des entités géopolitiques, des ressources, de la topographie, des routes commerciales et des événements militaires tel que dépeints par le renseignement militaire russe en Asie centrale à cette époque.

Le dialogue entre le texte suivant et la carte en ligne permet également d'aborder la question du colonialisme russe dont le caractère continental éclipse momentanément les visées civilisationnelles et économiques pourtant comparables au colonialisme européen.

Mots-clés : Colonialisme russe, Carte interactive, Histoire russe, XIX^e siècle, *Grand Jeu*, Asie centrale, Informatique appliquée à l'histoire, Impérialisme, Renseignement, Humanités numériques

REMERCIEMENTS

En premier lieu, j'aimerais remercier l'ensemble des étudiants (mais surtout Hubert Cousineau, Frédéric Gosselin, Marc-Antoine Jutras-Kokombry, Claude Pelletier, Alexis Tétreault, Nicholas Thérout et Anthony Trouilhas) de l'activité de recherche HST-650-651-653: *Renseignement militaire russe au XIXe siècle*. La somme de leurs analyses réalisées lors de la session d'automne 2017 représente un travail intellectuel d'une grande qualité et d'une rigueur exceptionnelle dont ce mémoire est largement tributaire.

Ensuite, j'aimerais bien évidemment remercier mon directeur de maîtrise Tristan Landry pour sa grande patience durant ce mémoire, mais surtout pour la rigueur dont il fait preuve et par laquelle il inspire ses étudiants à constamment repousser les limites de leurs savoirs et à rechercher de nouveaux défis.

Je ne saurais assez remercier le talentueux Joshua L.Vachon pour son assistance technique à la réalisation de la carte ainsi que pour son support moral.

J'aimerais également remercier ceux qui ont partagé ma vie et mon logement (Amaelle Lebreton, Marc-Olivier Paquin, Victor Picquet, Samuel Sigouin et Anthony Trouilhas) durant ces dernières années et ont toujours été présents pour embellir mon quotidien, m'amuser et contribuer, à leur manière, à la réussite de ce projet.

Un remerciement spécial à mes parents et ma famille pour leur grande ouverture d'esprit et leurs encouragements.

Enfin, un remerciement particulier à ma sœur Camylle Gauthier-Trépanier qui, malgré des doutes persistants (et légitimes) à mon égard, a toujours représenté mon modèle académique.

Table des matières

RÉSUMÉ.....	1
REMERCIEMENTS	2
Chapitre 1 : Cadre méthodologique et historiographique	5
1.1 Mise en contexte	5
1.2 Problématique et hypothèse	8
1.3. Historiographie.....	10
1.3.1 La réflexion spatiale : entre géographie et histoire	10
1.3.2 Les systèmes d'informations géographiques	14
1.3.3 Renseignement militaire russe	17
1.3.4 Le <i>Grand Jeu</i>	21
1.5 Cadre méthodologique	26
Chapitre 2 : Méthodologie et résultats	29
2.1 Organisation et traitement des données.....	30
2.1.1 Rassembler les données.....	30
2.1.2 Rédaction des textes	33
2.2 Composition des couches dans QGIS	34
2.2.1 Première couche : Géopolitique	34
Carte d'Alexander Burnes:.....	35
Carte d'Henry Tanner (Asie centrale):.....	36
Carte d'Henry Tanner (Inde) :.....	37
Asie centrale 1834.....	38
2.2.2 Deuxième couche : Militaire	39
2.2.3 Troisième Couche : Ressources	41
2.2.5 Quatrième couche : Agents	42
2.2.6 Cinquième couche : Topographie	43
2.2.7 Sixième couche : Routes	46
2.3. Leaflet (création de l' <i>API</i>)	48
2.3.1 Premières notions de code.....	48
2.3.2 Éditeur de texte	49
2.3.3 Organisation du projet.....	50
Chapitre 3 : Interprétation des éléments de la carte	57
3.1. La colonie indienne et le <i>Grand Jeu</i>	57
3.2 Une entreprise coloniale.....	58

La Sibérie	58
Le Caucase	62
L'Asie centrale	67
« Le flambeau de la civilisation » ; les écrits de Blaramberg	67
Un jeu d'influence.....	71
La campagne d'Hérat	72
La colonisation effective ; création du Turkestan russe	75
3.3 Conclusion des éléments de la carte.....	80
Conclusion.....	81
SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE (TEXTE ET SIG).....	86

Chapitre 1 : Cadre méthodologique et historiographique

1.1 Mise en contexte

En 1815, l'Europe se remodèle lors du congrès de Vienne dans la foulée de la défaite de Napoléon¹. Suite à cette relative stabilité politique, les théâtres de conflits se déplacent vers les marges des zones d'influence européennes. L'Orient constitue alors l'objet d'une riche production littéraire occidentale qui contribue à en construire un imaginaire idéalisé. Or, il représente également une zone riche en opportunités économiques à qui contrôlerait l'espace compris entre la Méditerranée et la Sibérie orientale. L'Empire britannique, puissance maritime de son époque, jouit alors d'une position géopolitique enviable grâce à sa colonie indienne². Le « joyau de l'Empire » est toutefois l'objet de convoitise par les Français sous Napoléon, mais également par l'Empire russe. Pourfendeur de la grande armée de 1812 et inébranlable face aux troubles du « printemps des peuples » en 1848, l'Empire des tsars cherche à accroître son influence dans son territoire en marge de ses limites orientales par une politique de colonialisme continentale. Le contrôle de l'Asie centrale et ses « Khanats » permettrait de faire main basse sur le lucratif commerce des esclaves en plus de s'approvisionner en ressources premières (blé et coton). Au Moyen-Orient, les détroits permettant le passage naval entre la mer Noire et la Méditerranée seraient stratégiques pour le contrôle du commerce des céréales en plus de comporter une dimension

¹ Bien que le congrès de Vienne prenne fin avant la défaite effective de Napoléon à Waterloo le 22 juin, il vise néanmoins à reconstruire géographiquement, politiquement, mais également culturellement une Europe bouleversée par la domination française. C'est notamment en raison d'un front commun face à « l'ouragan révolutionnaire et son avatar impérial » que les différentes nations en viennent à adopter des règles et principes communs qui « tournent le dos » aux principes révolutionnaires en fonction des intérêts de chaque parti. Puisque les décisions du congrès furent centrées sur l'Europe, on peut dire que la situation de déséquilibre interne des petits États profita à l'Angleterre qui put poursuivre sa politique coloniale en Inde ; Serge Bernstein et Pierre Milza, *Histoire de l'Europe du XIX^e au XXI^e siècle*, Hatier, Paris, 2014, p. 8 à 10 ; Annie Jourdan, « Le Congrès de Vienne et les petites nations : quel rôle pour l'Angleterre ? », *Napoleonica. La Revue*, vol. 24, no. 3, (2015), p. 110-125.

² Voir texte carte « Inde » dans couche *géopolitique*.

symbolique représentée par la ville de Constantinople et la présence des sujets chrétiens de l'Empire ottoman. Ainsi, c'est la dynamique du *Grand Jeu* en Asie centrale, soit la rivalité géopolitique entre les empires britannique et russe, ainsi que sa contrepartie levantine – la « Question d'Orient » – qui déterminent en quelque sorte les grandes orientations eurasiatiques de la seconde portion du XIX^e siècle³.

Ces enjeux orientaux comportent une forte connotation spatiale relevée très tôt, au XX^e siècle, par association aux thèses du géographe Halford John Mackinder. Celle du *Heartland* ou du « cœur asiatique » confère une symbolique particulière à l'espace compris entre l'Europe orientale et la Sibérie orientale⁴. Développés en fonction de la projection polaire (globe) et non Mercator (carte classique), ses travaux tendent à démontrer que le contrôle de cet espace – combiné à un accès à la mer – ne garantit rien de moins que l'emprise sur le monde. La géographie de Constantinople ainsi que celle des villes pivots d'Asie centrale (Hérat, Isfahan, Kaboul) en fait donc un des « points stratégiques vitaux » du système de Mackinder et la Question d'Orient devient une question éminemment géopolitique. Conséquemment, selon Mackinder l'histoire de l'Europe se trouverait subordonnée à celle de l'Asie en tant que zone pivot et dont les activités seraient le « reflet des affaires internationales »⁵. Il faut toutefois percevoir les thèses de l'historien-géographe britannique en fonction de deux biais relevés par l'historiographie. D'abord, elles ont été rédigées dans le contexte du début du XX^e siècle où l'on relève, dans l'historiographie

³ Formule empruntée à Jacques Piatigorsky et Jacques Sapir, *Le Grand Jeu: XIX^e siècle : les enjeux géopolitiques de l'Asie centrale*, Paris, Autrement, 2009, 250 p.

⁴ H. Mackinder, « The Geographical Pivot of History », *Geographical Journal*, vol. 24 (1904), p. 421-437. Bien que datant quelque peu, la thèse de MacKinder continue d'influencer la production historique et historiographique comme en témoigne cet article : Edward Ingram, « Approaches to the Great Game in Asia », *Middle Eastern Studies*, vol.18, no. 4, 1982, p. 449-457 ; Colin Gray, « In Defence of the Heartland : Sir Halford Mackinder and His Critics a Hundred Years On », *Comparative Strategy*, vol. 23, no. 1, (2004), p.9- 25.

⁵ *Ibid.*, p. 450.

britannique, une certaine crainte de voir l'Allemagne et la Russie s'unir pour nuire à l'hégémonie britannique sur la mer notamment par la perte de contrôle de ses bases navales dans le golfe Persique⁶. De plus, on tend à exagérer quelque peu la menace russe selon une tendance historiographique à laquelle adhèrent notamment Schimmelpenninck Van Der Oye, William Dalrymple et Peter Hopkirk⁷. Cette menace serait plutôt, selon Dominic Lieven, le fruit d'une élite militaire britannique soucieuse de maintenir puissance et privilège dans la colonie indienne⁸. En effet, Juliette Dorée mentionne que « les difficultés rencontrées localement [par les Britanniques en Inde] trouvaient une bien meilleure explication par l'image d'une main russe venant s'immiscer dans la région que par la reconnaissance des faiblesses du projet impérial »⁹. Jacques Sapir et Jacques Piatigorsky rappellent quant à eux que le *Grand Jeu* comporte une dimension de guerre interposée où il n'est pas question de détruire l'adversaire. Ils vont même jusqu'à affirmer que la perspective de conséquences diplomatiques déclenchée par la guerre directe entre Britanniques et Russes est en quelque sorte aussi dissuasive que pouvait l'être la menace nucléaire pendant la guerre froide¹⁰.

Dans cette confrontation où la notion de victoire et de défaite est quasi-absente, le renseignement se développe comme pratique autonome et institutionnelle qui dépasse la

⁶ *Ibid.*

⁷ Voir David Schimmelpenninck Van Der Oye, « Russia's Asian Temptation », *International Journal*, vol. 55, no. 4, (2000), p. 603. ; Peter Hopkirk, *Le Grand Jeu : Officiers et espions en Asie centrale*, Bruxelles, Nevicata, 2013, 572 p.

⁸ Dominic Lieven, *Empire: The Russian Empire and Its Rivals*, New Haven and Londres, Yale University press, 2000, p. 154.

⁹ Juliette Dorée dans Jacques Piatigorsky et Jacques Sapir (dir.), *Le Grand Jeu: XIX^e siècle : les enjeux géopolitiques de l'Asie centrale*, Paris, Autrement, 2009, 250 p.

¹⁰ *Ibid.* ; Cette affirmation est un peu forte puisqu'une guerre entre deux puissances au XIX^e siècle ne peut en rien représenter un risque semblable à une catastrophe nucléaire. Disons plutôt que l'emprise de ces deux empires sur l'Asie centrale était telle qu'un conflit aurait été lourd de conséquences pour la géopolitique de la région et les peuples qui l'occupaient.

simple pensée géographique militaire. D'abord considérée comme étant producteur d'un savoir géographique complémentaire aux opérations militaires, il devient, au XIX^e siècle, un principe stratégique inhérent à tout théâtre de conflit. Pour les Russes, il s'agit de l'extension du réseau des consulats et ambassades en fonction d'un autre grand principe propre au contexte dépeint plus tôt : récolter un maximum d'informations susceptibles d'être utilisées en cas de conflit contre les puissances voisines. Ce faisant, ce réseau emploie une multitude d'agents polyglottes aux origines diverses dispersés dans tout le territoire décrit plus loin.

1.2 Problématique et hypothèse

La nature du renseignement au XIX^e siècle est telle qu'elle concerne à la fois les forces en présence, les ressources alimentaires, les sociétés, la topographie et l'environnement. Grâce à l'information diverse des agents militaires russes, nous sommes en mesure de réfléchir à la représentation du territoire et à son usage au-delà de l'aspect strictement militaire, selon la perception du paysage telle que développée par Denis Cosgrove¹¹. Également, l'étude contemporaine du *Grand Jeu* appelle à un certain décentrement politique et culturel du fait qu'on ne peut appliquer à la région de l'Asie centrale une analyse aussi fine que celle réalisée par Braudel sur l'espace méditerranéen¹². Ainsi, nous souhaitons démontrer qu'il est possible — et surtout nécessaire — d'aborder l'étude du *Grand Jeu* par le biais de la grille d'analyse spatiale, non seulement du point de vue des confrontations, mais également d'un point de vue du syncrétisme culturel provoqué par la rencontre des intérêts coloniaux.

¹¹ Denis Cosgrove, « Lecture Delivered at The “Spatial Turn in History” Symposium German Historical Institute », *Bulletin of the GHI*, no. 35, (2004), p. 15.

¹² Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde à époque de Philippe II : Tome I, la part du milieu*, Paris, Armand Colin, 1990 (1949), p. 28.

Ainsi, la présente étude vise à décrire et analyser la méthodologie d'un système d'information géographique (SIG) présentant les éléments recueillis par les agents du renseignement militaire russe dans la période 1830-1853, en Perse et en Afghanistan. Dans le cadre du *Grand Jeu*, l'Asie centrale ne constituait-elle qu'un passage vers l'Inde ou une extension naturelle du territoire russe? Enfin, comment l'ajout d'une grille d'analyse spatiale intégrant les éléments du renseignement à l'aide des SIG peut-elle permettre de mieux comprendre l'aspect colonialiste de la présence russe en Asie centrale? L'hypothèse est que l'analyse et la spatialisation des éléments de renseignement et d'intelligence du territoire et des sociétés permettront de mieux comprendre les motivations de la Russie à perpétuer un conflit par procuration pour ainsi revitaliser la méthodologie du débat historiographique sur la tentation de l'Inde. C'est que l'Asie centrale représente une zone économique dont les ressources permettraient à la Russie de rattraper les riches industries d'Europe de l'Ouest dont le succès s'explique en partie par l'entretien d'un système colonial pourvoyeur de ressources premières essentielles.

Ainsi, notre étude permettrait de souligner l'importance de la connaissance des réalités locales dans les théâtres de conflits asiatiques. Cette étude permettrait également de révéler de nouvelles interrogations de nature stratégique, ainsi que celle des implications de la politique coloniale russe au XIX^e siècle.

Nous utiliserons donc les systèmes d'information géographiques (SIG) afin de réaliser une analyse spatiale et sociale de la représentation du paysage tel que perçu par les agents russes francophones en Orient au XIX^e siècle. Le phénomène des SIG historiques et la réflexion sur l'espace comme grille d'analyse peuvent s'insérer dans un contexte de recherche global, un tournant spatial qui désignerait « la propension grandissante des

historiens à prêter attention à la dimension spatiale dans l'étude du passé¹³ ». Les divergences quant à l'interprétation des sources pour déterminer la stratégie des grandes puissances coloniales s'affrontant pour le *Heartland* de Mackinder témoignent de la sensibilité historique nécessaire à la complémentarité de l'approche proposée par le tournant spatial à la méthodologie historique. En ce sens, notre étude propose de combler un pan de l'historiographie qui saurait joindre ces deux approches par une analyse qui permettrait de soulever de nouveaux questionnements sur la valeur réelle de la zone « eurasiatique » dans la politique extérieure russe au XIX^e siècle.

1.3. Historiographie

1.3.1 La réflexion spatiale : entre géographie et histoire

Tout comme l'utilisation même des SIG, le phénomène qui associe géographie et histoire ne date pas d'hier. Certains historiens se sont penchés sur la manière d'examiner l'histoire à travers une perspective géographique. L'école des *Annales*, pilotée par Fernand Braudel, proposait d'examiner l'histoire à travers une perspective géographique, la géohistoire, une sorte de « compréhension historique du contexte spatial et environnemental des activités humaines » comme le résumait Alan Baker (Cambridge)¹⁴. Dans son ouvrage *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* (1949), Braudel accorde une importance particulière aux facteurs environnementaux pour « fixer les conditions générales de la vie des hommes »¹⁵. Ses chapitres sur la topographie et la « transhumance » font état d'une certaine forme de sensibilité temporelle qui, malheureusement, nous mène

¹³ Angelo Torre, « Un tournant spatial en histoire ? », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, no. 5, (novembre 2008), p. 1128.

¹⁴ Anne-Kelly Knowles et Amy Hillier, *Placing History: How Maps, Spatial Data, and GIS are Changing Historical Scholarship*, ESRI press, Richmond, 2008, p. 9.

¹⁵ Braudel, *op. cit.*, p. 28.

plutôt vers l'établissement de certains déterminismes géographiques qui limitent l'interaction entre l'ensemble des paramètres de ce paysage passé. Ainsi, l'approche des *Annales* fera très peu usage du « potentiel immense que représente la mise en relation de différentes cartes¹⁶ ». Il s'agit en fait d'un usage plus « métaphorique », au sens où les différentes couches géographiques représentent en fait les divers champs (culturel, économique et politique) qu'ils proposaient de superposer dans une nouvelle approche pluridisciplinaire¹⁷. En ce sens l'école des *Annales* n'alimente pas réellement l'intégration de l'espace comme grille d'analyse en histoire. Toutefois, sa réflexion sert de point d'ancrage aux auteur.es qui s'intéresseront aux liens avec la géohistoire à partir des années 1980. Il s'agit notamment de Paul Carter qui, en 1987, arrime le terme *spatial history* à l'expérience humaine avec l'environnement physique et social. Il développe ce terme dans ses recherches portant sur les relations de pouvoir sur le territoire australien, notamment dans son livre *The road to Botany Bay* où il affirme que l'histoire spatiale permet à une culture d'affirmer sa présence sur un territoire à travers un récit non linéaire¹⁸. En 1993 paraît une grande synthèse d'histoire géographique. Il s'agit de l'ouvrage de Robin Alan Butlin, *Historical Geography: Through the Gates of Space and Time* qui théorise en quelque sorte la méthodologie utilisée par les historien.es qui se pencheront par la suite sur les représentations spatiales¹⁹. Il dresse également l'historiographie de l'*histoire géographique*, mais on lui reproche son manque de sensibilité à l'égard des enjeux

¹⁶ *Ibid.*, p.9.

¹⁷ *Ibid.*, p.10.

¹⁸ Paul Carter, *The Road to Botany Bay: An Exploration of Landscape and History*, Minneapolis, U. of Minnesota Press, 2010, 447 p. 22 ; Par son analyse, Carter est l'un des premiers à réellement arrimer l'aspect spatial à l'approche historique, même s'il n'est pas lui-même historien.

¹⁹ Robin Alan Butlin, *Historical Geography: Through the Gates of Space and Time*, Londres, Edward Arnold, 1993, p 16.

postmodernes tel que le pouvoir et l'identité qui sont prééminents dans la nouvelle approche culturelle de la géographie comme discuté par Carter et Lévy²⁰.

C'est d'ailleurs en 1999 que Jacques Lévy relève un changement paradigmatique dans l'approche de la dimension spatiale du social, qui était auparavant l'apanage de la géographie. Dans son ouvrage *Le tournant géographique, penser l'espace pour lire le monde*, il relève un tournant se caractérisant par une ouverture pluridisciplinaire. C'est que les travaux géographiques seraient perçus comme limités et les autres disciplines s'en empareraient pour ajouter à leurs propres « théories spatiales du social »²¹. Toutefois, Lévy ne mentionne pas l'histoire comme réceptacle premier des méthodes et travaux géographiques, signifiant ainsi qu'il ne se place pas dans la continuité de la réflexion de Butlin. Lévy expose d'ores et déjà les limites épistémologiques d'un tournant somme toute assez diffus qui ne trouverait un ancrage durable que dans le « pluralisme théorique »²². Pour y pallier, Alan Baker tente de porter plus loin la réflexion de Carter et Lévy sur les rapports entre géographie et histoire. Son ouvrage *Geography and History, Bridging the Divide* ne révèle pas de problème épistémologique majeur entre la pratique de l'histoire et celle de la géographie puisque là où certains auteurs voient une séparation entre la méthode historique et celle géographique, Baker voit plutôt la possibilité d'un « contact » ou d'une collaboration²³. Comme s'il annonçait l'intégration prochaine des systèmes d'information géographique, Baker insiste également sur le caractère évolutif de la géographie historique qui ne repose absolument pas sur une méthode figée dans le temps. Au Québec, Serge

²⁰ Alan R. H. Baker, *Geography and History: Bridging the Divide*, Cambridge University Press, 2003 (1993), p. 12.

²¹ Jacques Lévy, *Le tournant géographique : penser l'espace pour lire le monde*, Paris, Belin, 1999, p. 23.

²² *Ibid.*

²³ Baker, *op.cit.*, p.11.

Courville s'est également intéressé aux rapports géographie-histoire. Notamment influencé par les travaux de Roger Dion et Paul Claval, il avance que l'histoire géographique ne se démarque que par les sources qu'elle exploite et sa manière de les exploiter (les outils mobilisés)²⁴. Dans cette optique, l'espace est un « médiateur » des rapports entre les différents groupes humains. Il s'agit de l'approche dans laquelle s'inscrit cette étude, soit d'étudier les conceptions de l'espace - cette fois en Orient - mais surtout de relever les impératifs et orientations de la politique coloniale russe. Courville arrime également la notion de mémoire collective avec les représentations passées de l'histoire qui seraient, selon lui, en interaction constante²⁵. Courville rejoint également les tenants futurs de l'intégration des SIG dans la mesure où il croit que la carte, tout en demeurant « descriptive du réel », est un message « complexe » et que c'est au lecteur d'en faire la critique et de s'en emparer comme sujet et outils de l'histoire²⁶.

Déjà, nous pouvons entrevoir les contours d'une nouvelle forme de géographie historique se dessinant. Il s'agit davantage d'une grille d'analyse géographique et spatiale apposée à une méthode et des sources historiques. Cette approche prendra un tout nouveau sens grâce à l'émergence d'outils informatiques permettant de faciliter l'analyse spatiale, notamment grâce à l'utilisation de systèmes d'informations géographiques. Notre étude se situe précisément dans cette « nouvelle » géographie historique en utilisant l'espace comme outils de médiation et de contact tout en conservant une sensibilité certaine à l'égard du corpus historique. C'est en effet celui-ci qui nous fournit les éléments (routes, villages,

²⁴ Serge Courville, *Introduction à la géographie historique*, Québec, Presses Université Laval, 1995, p. 6.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *Ibid.*, p.175.

ressources, éléments topographiques, etc) nous permettant de réaliser une cartographie analytique.

1.3.2 Les systèmes d'informations géographiques

La géographie historique s'est intéressée à l'histoire des représentations passées. Elle permettait un regard critique sur la production de matériel géographique, découlant du « refus de la géographie d'incorporer la dimension temporelle ²⁷ ». La carte put ainsi devenir un matériel critique à part entière, comme le soulignait l'historien Brian Harley en incitant les chercheurs à percevoir les cartes coloniales et leur contexte de production comme un « instrument de conquête impériale ²⁸ ». Or, avec la normalisation de l'usage des SIG, il est possible d'établir un nouveau changement paradigmatique dans la méthode de la géographie historique. À la manière des ponts dressés entre l'histoire et la géographie par Alan Baker, Anne Kelly-Knowles soutient que l'apport des SIG représente un point de confluence entre les différentes sciences sociales. Dans son ouvrage *Past Time, Past Places: GIS for History*, publié en 2002, elle présente certaines initiatives qui témoignent de l'apport d'une « nouvelle sensibilité géographique » à notre vision de l'histoire²⁹. Or, cette sensibilité est acquise depuis longtemps comme en témoignent les réflexions de Baker, Courville et Butlin. Si Knowles arrive à démontrer la pertinence appliquée de la complémentarité SIG et histoire, sa réflexion sur l'impact méthodologique et épistémologique d'un tel rapport n'est pas encore très étoffée.

²⁷ Wilbur Zelinsky, « In pursuit of Historical Geography and Other Wild Geese », *Historical Geography Newsletter*, (1973), p. 1-5 cité dans Serge Courville, *Introduction à la géographie historique*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1995, p. 6.

²⁸ Brian Harley cité dans Anne Kelly-Knowles, *Past Time, Past Place: GIS for History*, ESRI Press, 2002, p. 11.

²⁹ Knowles, *op. cit.*, p. 13.

D'abord utilisée par l'informatique appliquée à la géographie (la géomatique), les historiens commencent à considérer la pratique des SIG et réfléchir à leur intégration à la méthode historique³⁰. L'ouvrage *Placing History* (2008), qui regroupe plusieurs auteurs sous la direction d'Anne-Kelly Knowles, représente une sorte de point d'ancrage de la nouvelle histoire géographique³¹. Knowles y développe une vision plus aboutie des usages des SIG historiques en les divisant en trois grands axes de recherche, soit l'économie spatiale, la reconstruction de paysages anciens et l'élaboration de projets nationaux d'SIG. Ces trois axes, développés par Knowles, Brian Donahue, Michael F. Goodchild et David J. Bodenhammer offrent des possibilités et emploient des outils et méthodologies différents, ce qui permet d'établir qu'il n'y a pas (encore) une nouvelle sensibilité géographique en histoire, mais bien une réflexion nouvelle sur la capacité de la discipline à faire place à cette grille d'analyse dans ses sphères les plus traditionnelles, où l'autorité de l'histoire narrative « persiste encore »³². Dans leur ouvrage *Historical GIS: Technologies, Methodologies and Scholarship* (2007), Ian N. Gregory et Paul S. Ell renchérissent sur le potentiel interdisciplinaire des SIG historiques et complètent la réflexion de Knowles selon laquelle ils représentent davantage une approche historique qu'une série d'outils géomatiques. Ils croient juste de développer sur le potentiel des SIG dans la recherche historique pour établir une nouvelle méthodologie ; plutôt que de se demander « comment utiliser les SIG avec sa

³⁰ À la superposition des couches de données permises par les SIG, l'informatique permet le développement d'outils facilitant leur usage.

³¹ Son ouvrage et celui de Bodenhammer en 2013 représentent également un point d'ancrage pour le développement d'un argumentaire sur l'usage des SIG historiques dans l'enseignement de l'histoire et à la formation des chercheurs.

³² Knowles, *op. cit.*, p. 13.

source », les chercheur.es devraient se demander « quels sont les aspects géographiques de ma question de recherche?³³ ».

C'est ainsi que, grâce à la convergence des disciplines, émerge l'utilisation des SIG appliqués à l'histoire. Ce type d'histoire se caractériserait par sa propension à intégrer le chercheur, mais également le « consommateur » dans le processus de mise en évidence des sources³⁴. Sa méthodologie permettrait également de considérer la carte comme un outil permettant un dialogue historique, au même titre qu'un article scientifique. Cependant, l'interprétation de la dimension spatiale comme grille d'analyse est sujette à certains discours dissonants. La dimension spatiale va de pair avec la notion de « tournant spatial » comme discuté plus tôt et critiqué par Bodenhammer. En effet, la démarche proposée par le tournant spatial s'inscrit assurément en porte-à-faux avec le caractère globalisant des recherches au XX^e siècle qui, tant en histoire globale qu'en anthropologie structuraliste, cherchait des « vérités universelles » et des « phénomènes structurants » sans vraiment tenir compte de la dimension spatiale dans leur analyse.

S'il est vrai que la géohistoire des *Annales* approchait réellement la dimension spatiale de manière métaphorique, il n'en est rien pour les SIG historiques. Nécessairement, une réflexion méthodologique présentant des approches pratiques ne peut être métaphorique. Dans les grandes synthèses rassemblant les dernières réflexions et expérimentations présentées ici, la tendance est à l'arrimage des réflexions épistémologiques aux analyses pratiques réalisées grâce aux outils informatiques. Il faut d'abord tracer les contours d'une méthode pour lui conférer la même rigueur – et prestige –

³³ Ian N. Gregory et Paul S. Ell, *Historical GIS: Technologies, Methodologies, and Scholarship*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 15.

³⁴ Knowles, *Placing History*, *op. cit.*, p. 13.

que celle passée de l'histoire traditionnelle. En ce sens, Anne-Kelly Knowles est précurseur d'une approche où la carte occupe une plus grande place dans la mise en récit de l'histoire. Elle est ainsi conséquente avec le discours développé autour de l'utilisation historique des SIG dans les années 2000. Sans devenir métaphorique, il est vrai que l'analyse des SIG peut demeurer plus qualitative que quantitative. C'est un fait relevé par Pavloskaya qui démontre également que l'histoire persiste dans ses réflexes méthodologiques et que le tournant spatial représente réellement une sensibilité nouvelle plutôt qu'un réel changement paradigmatique³⁵.

1.3.3 Renseignement militaire russe

La réponse à la question « quels sont les aspects géographiques de notre question de recherche », proposée par Gregory et Ell, semble évidente ici, dans la mesure où le renseignement militaire, de par son évolution d'un support strictement géographique à une forme aboutie de totalisation du paysage par une méthode définie, propose une série d'éléments pertinents pour y réaliser une analyse spatiale qui bonifierait l'étude seule du corpus des archives militaires russes (RGVIA)³⁶. Le renseignement militaire offre à l'étude du XIX^e siècle une foule d'éléments de nature diverse permettant d'opérer une analyse sociale des sociétés et de l'espace observé. Précédemment étudiée sous l'angle de l'identité par Maxime Paquette et du développement ferroviaire par Iaroslavna Coretchii, notre étude propose plutôt d'apposer une grille d'analyse spatiale aux rapports du renseignement

³⁵ Marianna Pavlovskaya, « Theorizing with GIS: A Tool for Critical Geographies? », *Environment and Planning A*, vol. 38, no. 11, (novembre 2006), p. 2003-2020 cité dans Alexander Lünen et Charles Travis, *History and GIS: Epistemologies, Considerations and Reflections*, Londres, Springer Science & Business Media, 2012, p. 180.

³⁶ Ian N. Gregory et Paul S. Ell, *Historical GIS: Technologies, Methodologies, and Scholarship*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, 205 p.

militaire russe et de réfléchir aux représentations des agents par l'entremise d'outils analytiques informatiques (soit les SIG)³⁷.

D'abord considéré comme étant producteur d'un savoir géographique complémentaire aux opérations militaires, le renseignement devient au XIX^e siècle un « principe stratégique » inhérent à tout théâtre de conflit³⁸. Les guerres napoléoniennes sont un terreau fertile pour ce que Michel Roucaud décrit comme une « période d'acculturation » où la culture du renseignement³⁹ se répand à travers les états-majors européens et orientaux⁴⁰. Dans notre étude, c'est les exigences toujours plus élevées de Napoléon en termes de renseignement, particulièrement en 1806 et 1812, qui représentent l'essor d'une « culture du renseignement » qui gagnera les états-majors respectifs des empires russe, français et britannique⁴¹.

C'est la mission Gardane, une mission diplomatique française en Perse en 1807, qui, pour notre étude, représente la transition entre la production historique napoléonienne et celle du renseignement russe. Pour David Vinson, cette mission représente la continuité d'une politique d'échanges culturels entre la France et la Perse initiée par Richelieu, Colbert

³⁷ Maxime Paquette, « Identité et renseignement : le cas des missions Jaubert et Gardane en Perse (1805-1809) », dans Tristan Landry (dir.), *Identités: constructions, négociations, négations*, Québec, Presses de l'Université Laval 2014, p. 217-230; Iaroslavna Coretchii, *Bagdadbahn : géopolitique en mutation et renseignement militaire russe au Moyen-Orient (1878-1914)* [Mémoire de maîtrise] sur le site Université de Sherbrooke, consulté le 10 décembre 2019, <https://savoirs.usherbrooke.ca/handle/11143/8868>

³⁸ *Ibid.*, p. 47.

³⁹ Cette culture du renseignement réfère au fait que les états-majors se dotent de services de renseignements plus efficaces et que la nature même du renseignement réfère dorénavant à toutes les sphères du quotidien susceptibles de fournir des informations. Ce phénomène sera précisé tout au long de ce texte.

⁴⁰ Michel Roucaud, « De l'opérationnel au policier : les officiers de Napoléon face à la pratique du renseignement », *Napoleonica. La Revue*, vol. 3, no. 27, (2016), p. 64.

⁴¹ Puisque cette étude s'intéresse au XIX^e siècle, nous ne retracerons pas les racines du renseignement des siècles précédents abordés, entre autres, dans les études suivantes : Olivier Blanc, *Les espions de la Révolution et de l'Empire*, Paris, Perrin, 1995; Aleksandr Stroevev, *La Russie et la France des Lumières : monarques et philosophes, écrivains et espions*, Paris, Institut des études slaves, 2017, 512 p. ; Stéphane Genêt, *Les espions des Lumières : actions secrètes et espionnage militaire au temps de Louis XV*, Paris, Septentrion, 2017, 532 p.

et Louis XV⁴². Un peu à la manière de la campagne d'Égypte, c'est l'attrait de l'imaginaire et la littérature orientaliste qui ancre l'idée de la Perse dans l'esprit de Napoléon Bonaparte⁴³. J-E Driault a, quant à lui, insisté sur le « rêve oriental » révélé par la mission Gardane. Paru en 1900, son article ne représente pas moins une des seules études complètes du siècle dernier sur la mission Gardane. S'appuyant sur les écrits de ses acteurs dans les archives françaises, Driault y relève très clairement l'attrait de Napoléon pour la prise de l'Inde et, plus globalement, pour la réussite de ses projets militaires. Ce faisant, la Perse occuperait, selon les recherches de Driault, un double rôle. D'abord, elle constituerait un allié potentiel pour marcher sur la riche colonie britannique ou bien un lieu de passage pour une armée française ; d'où la nature des informations récoltées pendant la mission⁴⁴. Ensuite, elle représenterait (au côté de l'Empire ottoman) « l'aile droite » d'une grande armée marchant vers la Russie⁴⁵. Si, pour Driault, cette mission représente finalement une chimère dont le « mirage s'estompe » dès 1809, lors de l'échec de la mission, il en est tout autrement pour Victor Bezotosny⁴⁶. En effet, ce dernier développa une thèse plus complexe sur les projets d'invasion indienne⁴⁷.

D'abord, selon lui l'Inde aurait toujours été au cœur des projets orientaux de Napoléon et l'Égypte aurait été une étape incontournable pour marcher sur le joyau

⁴² *Ibid.*, p. 7.

⁴³ Il faut voir la théorie de « l'orientalisme » comme la construction de l'Orient par l'Occident ainsi que ses remises en question puisqu'elle détermine la nature des ambitions napoléoniennes sans toutefois influencer ultérieurement la production du renseignement de manière déterminante : Edward W. Said. *L'orientalisme : L'orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 1994 (1978), 381 p.

⁴⁴ J.-E. Driault, « La mission Gardane en Perse (1807-1809), d'après les Archives nationales et les Archives du ministère des Affaires étrangères », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 2, no. 2, (1900), p. 124

⁴⁵ *Ibid.*, p. 125.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 154.

⁴⁷ V.M. Bezotosnyi, *Napoleonovskie plany : proekt zavoevanija Indii Napoleona Bonaparta* (Les plans napoléoniens : le projet de conquête de l'Inde par Napoléon Bonaparte), Moscou, Russkie vitjazi, 2017; Bezotosny, V.M. « Razvedka napoleona v Rossii pered 1812 g. » *Voprosy Istorii* 10 (octobre 1982): p. 86-94.

britannique, afin de faire plier cet empire rival en le privant de ses ressources primaires. Cette thèse de la « tentation de l'Orient », dont la campagne égyptienne représente une étape, est partagée par Iradj Amini, Jean Tulard et Thierry Lentz. Il s'agirait selon eux d'une politique orientale plus globale⁴⁸. C'est pourtant avec l'empereur Paul 1^{er} que les dessins russes et français envers l'Inde semblent se rejoindre. En effet, l'empereur lança en 1801 une expédition cosaque à travers l'actuel Kazakhstan vers l'Inde⁴⁹. Elle se solda par un échec à cause de la faiblesse de son renseignement, entre autres sur la topographie de la région. Van Der Oye y voit la seule tentative réelle d'invasion indienne par les Russes en dépit des considérations du *Grand Jeu*, discutées plus tard. Puisque Napoléon et Paul 1^{er} entretenaient une correspondance, Bezotosny relève qu'un pan de l'historiographie russe croit au projet d'une invasion conjointe, mais la preuve ne figure pas dans les sources. Ainsi, la campagne de Paul et de Napoléon a tendance à être perçue comme les maillons d'une même chaîne⁵⁰. Bezotosny avance également l'hypothèse de l'existence d'une campagne indienne franco-russe dans l'esprit de Napoléon. Ce projet procéderait par la collaboration franco-russe en passant par Constantinople ou la subjugation de la Russie pour ensuite marcher vers l'Inde⁵¹.

Somme toute, Bezotosny apporte une grande contribution à l'historiographie, dans la mesure où il soulève de nombreux questionnements sur les ambitions napoléoniennes. Il

⁴⁸ La campagne d'Égypte (1798-1801) est pertinente pour comprendre la nature de la politique orientale napoléonienne, mais elle n'influencera pas nécessairement l'évolution du renseignement comme le fera la mission Gardane (1807-1809) ou la campagne de de Russie (1812) ; Thierry Lentz, « Pourquoi l'Égypte ? », dans *Revue du souvenir napoléonien*, no. 418, (mai-juin 1998), p. 11-19 ; Iradj Amini, *Napoléon et la Perse*, Paris, Félin, 2013, 256 p. ; Jean Tulard, *Napoléon, chef de guerre*. Paris, Tallandier, 2015, 384 p. ; Tristan Landry, *Histoire du monde contemporain, Chapitre 2: Une histoire secrète du monde: cartes et espions*, Sherbrooke, 2017, 49 p.

⁴⁹ David Schimmelpennick Van Der Oye, « Paul's great game: Russia's plan to invade British India », *Central Asian Survey*, vol. 33, no. 2, (2014), p.7.

⁵⁰ Nous verrons plus tard que les différents projets d'invasion constituent les prémisses d'une entreprise coloniale russe orientale constituée de trois axes distincts.

⁵¹ Bezotosny, *op. cit.*,

procède par analogie pour émettre l'hypothèse que la campagne de 1812 en Russie représente à nouveau une étape pour marcher vers l'Inde en 1813 ou 1814. Ce faisant, c'est vraisemblablement la dynamique de l'invasion indienne et la culture du renseignement qui en émerge qui initie le *Grand Jeu*.

1.3.4 Le *Grand Jeu*

Le *Grand Jeu* fait référence à la rivalité coloniale entre les empires russe et britannique pour le contrôle des riches régions d'Asie centrale⁵². Telles deux solitudes, on remarque peu d'échanges entre les différentes historiographies (russe et britannique), notamment à cause de la barrière linguistique des ouvrages russes souvent peu traduits. D'un récit centré sur l'aspect constitutionnel du passage de l'Empire au Commonwealth, on commence à s'intéresser à l'expansion de l'Empire (notamment vers l'Asie). Puisque cette tendance implique un regard plus critique, elle émerge suite au phénomène historique de décolonisation des années 1960 et à travers les *Post-Colonial Theories* et la *New Imperial History*⁵³. Ainsi, l'histoire impériale redevient une discipline de premier plan dans les universités britanniques⁵⁴. Puisque cet engouement invite à une plus grande considération des théâtres périphériques de l'Empire, c'est en 1990 qu'est publié le récit dominant de l'historiographie britannique du *Grand Jeu*. *The Great Game*, par Peter Hopkik, mobilise

⁵² Vincent Fourniau, « Qu'est-ce que l'Asie centrale? », *Outre-Mer*, vol. 3, no. 3, (2006), p. 15 à 29 ; Svetlana Gorshenina, *Asie Centrale. L'invention des frontières et l'héritage russo-soviétique*, Paris : CNRS Éditions, 2012, 381 p.

⁵³ *Ibid* p. 132 ; La *New Imperial History* réfère ici à la version plus critique de l'historiographie strictement britannique qui émerge à partir des années 1960. La revue anglo-russe *AB imperio* a notamment publié plusieurs textes qui relèvent de ce courant historiographique ; *AB Imperio, Studies of New Imperial History and Nationalism in the Post-Soviet Space* (2020), Sur le site *Ab Imperio* [site Web], (consulté le 10 mai 2020), <https://bit.ly/3cOMEkn>

⁵⁴ Sur le plan politique, Porter mentionne que ce renouveau va de pair avec la montée de « l'Empire Américain » sur la scène internationale.

les sources primaires (correspondances, actes officiels, cartes, etc.) des acteurs britanniques du *Grand Jeu*. Il s'apparente véritablement à un grand récit et non à un ouvrage historique, dans la mesure où il n'offre pas de critique ni même de questionnement à l'égard des événements qu'il décrit⁵⁵. Or, tout comme l'ouvrage de Karl Meyer neuf ans plus tard, ces récits littéraires du *Grand Jeu* ancrent l'idée selon laquelle chaque mouvement militaire russe au XIX^e siècle en Asie centrale peut être interprété comme une menace à l'hégémonie britannique⁵⁶. Ce faisant, si le récit d'Hopkirk s'est imposé, c'est puisque la légitimation d'une « main russe » dans la politique coloniale britannique permet de masquer les « faiblesses du projet impérial⁵⁷ ». Pour les administrateurs coloniaux britanniques, il est en effet plus facile de brandir le spectre de la menace russe pour obtenir un sursis alors qu'on verra que la colonie britannique est pourtant aux prises avec de graves problèmes sociaux (révolte des cipayes)⁵⁸. L'ouvrage d'Hopkirk agit également comme ellipse historique à la publication de grands ouvrages à propos du *Grand Jeu* dans les années 1970-1980 dans le contexte de la *New Imperial History* et également de l'invasion soviétique de l'Afghanistan en 1979⁵⁹. Il s'agit des ouvrages de David Gillard, Malcolm Yapp, Muriel Atkin et (vision semblable, mais plus tardive) Gerald Morgan⁶⁰. Contrairement à Hopkirk, qui tend à justifier l'attitude agressive des Britanniques en Asie centrale par une *forward policy*

⁵⁵ Peter Hopkirk, *The Great Game: The Struggle for Empire in Central Asia*, New York, Kodansha International 1992 (1990), 565 p.

⁵⁶ Karl E. Meyer et Shareen Blair Brysac, *Tournament of Shadows: The Great Game and Race for Empire in Central Asia*, Washington, D.C., Counterpoint 1999, 645 p.

⁵⁷ Jacques Piatigorsky et Jacques Sapir, *op. cit.*, p. 10.

⁵⁸ Voir carte, couche *Militaire*.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 12.

⁶⁰ Edward Ingram, « Approaches to the Great Game in Asia », *Middle Eastern Studies*, vol. 18, no. 4, (1982), p. 451 ; David Gillard, *The Struggle for Asia 1828-1914: a Study in British and Russian Imperialism*, London, Methuen & Co, 1980, 214 p. ; Malcolm Yapp, *Strategies of British India: Britain, Iran, and Afghanistan, 1798-1850*, Oxford ; New York, Clarendon Press ; Oxford University Press, 1980, 682 p. ; Muriel Atkin, *Russia and Iran, 1780-1828*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1980, 233 p. ; Gerald Morgan, *Anglo-Russian rivalry in Central Asia 1810-1895*, London : Routledge, Taylor & Francis Group, 2016, 264 p.

(*politique agressive.*), les trois premiers auteurs présentent une thèse commune, soit que le « sentiment d'alarme » britannique ressenti suite à l'expansion coloniale russe était en grande partie injustifié⁶¹. C'est la même idée qui est reformulée par Van der Oye qui présente (plus tard) la tentative de Paul 1^{er} en 1802 comme la seule menace réelle envers l'hégémonie britannique dans la région⁶². De surcroît, Gillard et Yapp croient également que les ambitions russes envers l'Inde britannique après 1815 représentent une chimère. Ainsi, la politique agressive d'expansion des frontières au Nord-Ouest serait justifiée par le carriérisme et l'opportunisme militaire des gouverneurs anglais. Or, Ingram émet la critique que ces auteurs tendent à considérer cette politique coloniale à travers un prisme marxisme, ignorant (volontairement) l'opportunité réelle et lucrative du contrôle des routes commerciales d'Asie centrale⁶³. La grille d'analyse marxiste se heurte également à l'acharnement britannique en Afghanistan (défaite en 1839-1842) et la ville d'Hérat qui démontre un certain intérêt commercial de par l'ampleur des moyens militaires déployés⁶⁴. Dans cette optique, il serait légitime pour les Britanniques de craindre une perte d'influence au profit des Russes. C'est précisément selon cette lecture que nous analyserons la perception de la politique coloniale des agents militaires russes ; soit dans une perspective d'invasion de l'Inde et de la Turquie. En somme, l'historiographie britannique s'articule autour de l'idée selon laquelle la Russie remplace la France comme antagoniste après 1815 ainsi qu'entre 1848 et 1853. Elle apparaît comme une puissance stable ayant défait

⁶¹ *Ibid.* ; Pour comprendre le particularisme de l'expansion coloniale russe, se référer à l'article de Marc Ferro, « Colonialisme russe-soviétique et colonialismes occidentaux : une brève comparaison », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, vol. 26, no. 4, (1995), p. 75-80.

⁶² David Schimmelpenninck Van Der Oye, « Paul's Great Game: Russia's Plan to Invade British India », *Central Asian Survey*, vol. 33, no. 2, (avril 2014), p. 143-152.

⁶³ Ingram, *op.cit.*, p. 454.

⁶⁴ G.J. Alder, « The key to India? Britain and the Herat Problem 1830-1863 », *Middle Eastern Studies*, Vol. 10, no. 2 (1974), p. 188.

Napoléon et résisté au printemps des peuples de 1848, pour ensuite être défaite lors de la guerre de Crimée et lancer son expansion vers les khanats d'Asie centrale⁶⁵.

Le fossé qui sépare ces deux historiographies peut être représenté par la formule utilisée pour exprimer la rivalité coloniale en Asie centrale. Pour les Britanniques, il s'agit du *Grand Jeu*, une formule développée par le militaire Arthur Connolly en 1840 (mais popularisée par Rudyard Kipling) alors que les Russes utilisent celle de « tournoi des ombres » développé par Karl Nesselrode, ministre des affaires étrangères russe⁶⁶. Au niveau de la production de l'histoire, le démantèlement de l'URSS en 1991 ne change pas directement sa manière d'être écrite⁶⁷. On assiste plutôt à la naissance d'un nouveau « paradigme » de nationalisation de l'historiographie au service d'une nouvelle identité en construction⁶⁸. C'est notamment selon cette idée que Bezotosny travaille sur la « Grande Guerre patriotique de 1812 »⁶⁹. Comme dans l'historiographie britannique, on assiste également à une « provincialisation » de l'historiographie sauf que celle-ci n'est plus engendrée par les théories postcoloniales, mais bien par l'émergence de nouveaux « centres de pouvoirs régionaux »⁷⁰. L'histoire de la rivalité coloniale qui définit le développement des régions du sud de la Russie devient un moteur de construction d'une nouvelle identité russe⁷¹. L'ouverture des archives impériales dans les années 1990 permet également l'émergence de récits « d'étrangers » sur l'Empire comme ensemble multiethnique dominé maintenant par les Russes⁷². Kappeler considère que chaque histoire nationale pourrait être

⁶⁵ Nous en reparlons plus précisément [page 77](#).

⁶⁶ Piatigorsky et Sapir, *op. cit.*, p. 83.

⁶⁷ Marina Mogilner, « New Imperial History. », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, no. 45, (2014), p. 25.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 26.

⁶⁹ Le travail de Bezotosny est discuté [plus tôt dans ce texte](#).

⁷⁰ *Ibid.*, p. 38.

⁷¹ Mogilner, *op. cit.*, p. 46.

⁷² Hélène Carrère d'Encausse, *L'Empire d'Eurasie*, Paris, Fayard, 2005, 526 p.

considérée comme une pièce différente du grand « casse-tête national », mais il n'apporte pas de réponses à savoir si un tout historique peut être constitué à partir de ces fragments⁷³. Au tournant des années 2000, on considère plutôt que l'Empire ne peut plus être que la somme d'une série d'histoire nationale. On commence à se référer à l'idée « d'Eurasie » pour légitimer la domination d'un espace et de « colonialisme interne » pour l'invasion d'un autre. Serguei Dimitriev relève justement la manière dont le pouvoir tsariste modifie l'espace centre asiatique sans toutefois exercer une emprise politique sur celui-ci⁷⁴. C'est dans cette perspective que paraît l'ouvrage d'Elena Andreeva qui étudie la perception des agents russes dans les contacts avec la Perse. Notre étude se veut complémentaire de cet ouvrage qui revisite la notion d'orientalisme « à l'occidental » de Saïd dans une perspective russe⁷⁵. Dans la foulée des interventions américaines au Proche-Orient en 2003, la production historiographique des années 2000 se penche davantage sur le prolongement du *Grand Jeu* (le nouveau) et sur l'importance retrouvée de la zone centre asiatique pour le commerce mondial et le pétrole⁷⁶. Les enjeux contemporains du nouveau *Grand Jeu* et de la « nouvelle route de la soie » font ainsi ombrage à l'étude du phénomène propre au XIX^e siècle. Ce faisant, la *new imperial history* russe se caractérise donc par une distinction moins claire des frontières de l'Empire ainsi que de « la périphérie envers son centre »⁷⁷. Elle repose sur un fragile équilibre entre la valorisation d'une histoire impériale décentralisée qui légitime l'identité russe sur la base de la pluralité, tout en évitant d'évoquer le spectre de la « grande famille des peuples soviétiques » toujours sensible dans la société russe.

⁷³ Mogilner, *op. cit.*, p. 46.

⁷⁴ Piatigorsky et Sapir, *op. cit.*, p. 72.

⁷⁵ Elena Andreeva, *Russia and Iran in the Great Game: Travelogues and Orientalism*. Londres, Routledge, 2007, p. 32.

⁷⁶ Pour le Nouveau *Grand Jeu* voir Piatigorsky et Sapir, *op. cit.*, p. 161 à 196.

⁷⁷ Jean-Pierre Cabestan, « Les nouvelles routes de la soie », *Etudes*, no. 12, (Novembre 2019), p. 19-30.

Somme toute, l'historiographie de l'histoire géographique appliquée trouve ses racines dans les éléments traditionnels de la géohistoire et leur collaboration produit une méthodologie mouvante dans les années 2000 à 2010. Épistémologiquement parlant, les rapports entre géographie et histoire restent à être définis pour que les SIGH puissent jouir d'une place plus crédible dans l'historiographie. Les SIG représentent tout de même une opportunité d'apposer une nouvelle grille analytique à l'histoire du renseignement dans le cadre des grandes rivalités géopolitiques du XIX^e siècle pour ainsi mieux comprendre l'importance de la zone eurasiatique et surtout celle du projet indien dans la politique extérieure russe.

1.5 Cadre méthodologique

Les sources mobilisées dans ce mémoire sont les rapports manuscrits des agents du renseignement militaire impérial russe au XIX^e siècle. Ils sont tirés des archives historiques militaires russes concernant la Perse et la Turquie (RGVIA), soit plus précisément les rapports compris entre 1830 et 1853 du fond 446 dédié à la Perse⁷⁸. Nous avons également travaillé avec les archives militaires russes concernant la Géorgie et le Caucase (TSGVIA), localisées à Tbilisi⁷⁹. Nous avons majoritairement sélectionné les rapports de l'agent Blaramberg qui se démarque par la quantité de rapports produits, mais également par sa capacité à présenter l'information recueillie par lui-même ou son réseau de manière lucide

⁷⁸ Archives historiques militaires russes (2020). Sur le site *Archives historiques militaires russes* [site Web], consulté le 10 novembre 2018, <https://bit.ly/2IMwBFq>

⁷⁹ Notre étude ne porte pas directement sur le Caucase, mais il existe des archives nombreuses sur la Géorgie et le Caucase au XIX^e siècle. En plus du renseignement russe, le renseignement français est très intéressé par le Caucase en raison de son implication dans la guerre d'Orient ou guerre de Crimée (1853-56). Ce faisant, certaines archives à Vincennes contiennent les informations recueillies par les militaires français sur le Caucase, mais également sur la Russie impériale du XIX^e siècle ; Sébastien Haule, « Les fonds sur l'histoire du Caucase au XIX^e siècle dans les archives du service historique de l'armée de terre », *Cahiers du monde russe*, vol. 45, no 1, (2004), p. 321-346.

et efficace. Soumis à la critique de document, ces rapports s'avèrent être rigoureux puisque l'agent semble soucieux de transmettre la bonne information à l'État-major. Or, les différents biais altérants possiblement son jugement sont l'allégeance (Blaramberg n'est pas russe), le prestige personnel, l'idéologie colonialiste, le contrespionnage et l'efficacité du réseau. L'ensemble des documents doivent donc être soumis à la critique des sources⁸⁰. Nous utiliserons également d'autres agents moins importants (ayant une littérature moins importante) et quelques rapports concernant l'Empire ottoman, mais ils seront plutôt complémentaires à ceux sur la Perse.

Nous avons donc extrait quelques centaines de pages manuscrites rédigées par les agents comportant des textes, quelques cartes ou plans, des rapports topographiques en grille, des rapports de troupes et d'équipements, des illustrations, des factures ou encore des coordonnées. Les principales limites des sources sont leur qualité graphique : certains documents ont été mal numérisés et sont impossibles à lire tandis qu'une faible proportion des documents sont rédigés en russe. Toutefois, la grande majorité des documents sont rédigés en français. Or, puisque ce mémoire s'avère, avant tout, être un exercice de spatialisation, nous faisons beaucoup appel à des sources secondaires afin de dresser un portrait plus global, mais rigoureux du théâtre d'opération centre asiatique et du projet colonial russe. D'un point de vue méthodologique, il importe d'insister sur le fait que ce mémoire doit être lu tout en consultant le SIG puisque le texte y réfère à plusieurs reprises. Certains éléments sont accompagnés de coordonnées et d'autres, seulement décrits textuellement, nécessitent d'être localisés à l'aide de différentes cartes modernes et

⁸⁰ Jocelyn Létourneau, *Le coffre à outils du chercheur débutant: guide d'initiation au travail intellectuel*, Toronto, Oxford University Press 2001, 258 p. Chap.3. *Comment interpréter une source écrite, le commentaire de document*.

contemporaines (les noms des lieux peuvent varier en fonction de l'évolution de la langue et la qualité de la paléographie). Ainsi, avons commencé par les localiser sur Google maps en fonction des informations du texte. Ensuite, nous avons utilisé un fond *openstreet map* sur QGIS pour rassembler les données vectorielles utiles à la représentation des entités du paysage (ponts, routes, plaines, montagnes et bâtiments) sous forme de polygones, lignes et points. Nous avons utilisé l'extension *Gdal georeferencer* afin de géoréférencer⁸¹ certaines cartes du corpus pour déterminer l'emplacement d'autres éléments à ajouter au SIG. Le reste de méthodologie sera détaillée dans le chapitre deux puisqu'elle constitue le cœur de notre exercice.

Cet ensemble conceptuel est intimement relié à celui du **renseignement**, qui, comme nous l'avons vu, se développe comme pratique institutionnalisée pendant toute la période qui nous intéresse ici. Le concept de renseignement sert avant tout à définir la nature des agents et de leurs activités, il est donc à distinguer du concept d'espion. En effet, les activités d'espionnage et de contre-espionnage sont partie intégrante des nombreuses stratégies de renseignement, mais ne sauraient définir entièrement la nature des agents. L'agent peut être en poste comme ambassadeur, militaire ou consul et fait appel à un réseau d'informateurs divers. Il peut recueillir des données dont la nature ne compromet nullement sa position ou peut user de stratégies plus compromettantes pour obtenir de l'information. Au-delà de l'aspect militaire, le renseignement représentera pour la source des données pouvant être spatialisées dans notre SIG.

⁸¹ Le géoréférencement est une opération consistant à superposer une carte ancienne à une carte actuelle. Pour ce faire, il faut manuellement indiquer des points de référence et choisir un système de projection approprié qui fera en sorte que la carte aura une taille adéquate.

Chapitre 2 : Méthodologie et résultats

Notre mémoire consiste en la spatialisation d'un corpus, ce faisant la méthode importe tout autant que les résultats de recherche. La somme de cette méthode cumule en la constitution d'un atlas cartographique sous forme de SIG rassemblant les éléments de notre corpus. Conséquemment, nous décrivons les étapes de réalisation du système d'information géographique, les choix effectués ainsi que les conclusions à émettre. En effet, il importe de maintenir une discussion constante entre l'objet d'étude et le support puisqu'apprendre à réaliser un SIG permet de saisir le « sens profond et la mécanique » des ramifications de notre thématique, soit le *Grand Jeu*⁸². De plus, l'acte même de création d'un SIG, à partir d'un corpus, est un acte qui n'est pas neutre. C'est un procédé régi par des considérations propres à des spécificités historiques, sociales et politiques qui pourrait tendre vers la reproduction de certaines pratiques et mentalités colonialistes⁸³. Ainsi, la spatialisation d'un corpus, comprenons-la dans une démarche propre aux humanités numériques, ne peut être totalement complète qu'en combinant simplement le *hack* (construire, coder) et le *yack* (expliquer et analyser)⁸⁴. Alors, que faire pour éviter de simplement reproduire le projet colonial sous forme digitale? Il faut chercher les phénomènes d'exclusion et les dynamiques de pouvoir qui émergent des cartes (du produit). Mais puisque le colonialisme a également affecté la manière dont on pense le monde, les projets d'humanités numériques émergeaient jusqu'à très récemment surtout des Britanniques et de leurs anciennes colonies⁸⁵. Or, certains projets inspirants se sont déjà attelés à dénicher des sources qui renversent ce phénomène. Par exemple, le projet

⁸² Jyotsna G.Singh et David D.Kim, *The Postcolonial World*, Routledge, Londres, 2016, p. 370.

⁸³ *Ibid.*

⁸⁴ *Ibid.*, p. 371.

⁸⁵ *Ibid.*

Around DH recense une série d'initiatives à travers le monde soucieuses de corriger les fausses représentations de l'histoire que le projet qualifie « *d'empire writes back* » ou plutôt que de croire que les humanités numériques peuvent effacer les conceptions passées, elles peuvent « réparer et assembler »⁸⁶. Ainsi, le simple fait de représenter autrement ne change pas la signification première d'un ensemble de données, pas plus que son histoire.

2.1 Organisation et traitement des données

2.1.1 Rassembler les données

Dans le cadre de ce mémoire, il s'agit davantage d'un exercice technique de représentation et d'interprétations de données pouvant s'ajouter aux quelques données numériques existantes sur la présence russe en Asie Centrale au XIX^e siècle. En effet, il n'existe quasiment pas de données vectorisées ou géoréférencées pour la période du *Grand Jeu*. La source de données la plus complète sur la Russie de cette époque est incontestablement la carte du projet *World Atlas*, de l'Université Harvard⁸⁷. Le projet World Atlas permet de rassembler des données vectorielles par thématiques, permettant ensuite d'ajouter des couches de données à des cartes afin de comparer les données et créer de nouveaux SIG. Pour le projet *Mapping the Russian Empire*, on rassemble des données qui permettent de comprendre le processus historique à travers lequel « l'Empire russe a pu se maintenir à travers le XIX^e siècle pour éventuellement s'effondrer brutalement »⁸⁸. Les différentes

⁸⁶ *Ibid.*; Bill Ashcroft, *The Empire Writes Back: Theory and Practice in Post-Colonial Literatures*. Routledge, Londres, 2002, 296 p.

⁸⁷ Harvard University (2020), *World Map Project, The silk Road* [site Web], consulté le 7 avril 2020, <https://bit.ly/2Ut8lhW>

⁸⁸ Harvard University (2020) , *EDX Harvard : Tools for Geospatial Analysis, Introduction to Digital Humanities* [site Web], Consulté le 28 novembre 2020, <http://bit.ly/2N0kGHk>

couches de cette carte comprennent des informations démographiques, topographiques, hydrauliques, urbaines, administratives, politiques et économiques. Ces informations proviennent majoritairement d'un jeu de cartes produit en Russie en 1856 pour lequel chaque carte représentait une province ou région avec ses statistiques et des images pour ses ressources. Ces données ont été spatialisées pour former un ensemble de couches⁸⁹. Ce faisant, notre projet se retrouve un peu en marge de l'historiographie et de la méthodologie de l'étude de l'Empire russe en langue anglaise et française. En effet, la présence même de la Russie en Asie centrale relève d'abord des mécanismes diplomatiques traditionnels d'ambassadeurs et consuls. Or, c'est lorsqu'on observe son éclosion industrielle, son besoin en ressource première ainsi que son ambition de se forger un empire à la hauteur de ceux européens que l'on peut apercevoir les contours d'une entreprise résolument coloniale. Ainsi, face à une quasi-absence de données spatialisées sur l'influence russe en Asie centrale, nous avons créé des données qui permettront de compléter en partie la carte de *Imperiia : Mapping the Russian Empire*⁹⁰. Afin de rassembler des données uniformes et cohérentes, nous avons créé six couches se nommant ainsi : géopolitique, militaire, ressources, agents, topographie, routes (ainsi qu'une couche supplémentaire se nommant forteresses). Pour chacune de ses couches, nous avons établi une grille à remplir pour cibler les données les plus pertinentes à y ajouter. Cette grille correspond à la table des attributs de chaque couche dans QGIS et également aux informations affichées dans la case lorsqu'on sélectionne un élément du SIG (déterminé par Leaflet). Voici la grille :

⁸⁹ *Ibid.*

⁹⁰ Harvard University (2020), *Imperiia, Mapping the Russian Empire* [site Web], consulté le 7 avril 2020, <https://bit.ly/36oMy0E>

Tableau 1 : Table des attributs QGIS

ID	Nom	Lieux	Image	Icône	RGVIA	Texte	Sources secondaires
1	Coton	Khorassan	Coton.JPG	Coton.PNG	RGVIA, F.446, Op.1, Delo.17	Le coton est une ressource importante pour l'économie Perse [...].	« Coton » sur Encyclopédia Iranica

Il s'agit spécifiquement de la grille pour la couche « ressources » correspondant aux ressources du territoire tel que décrit par les agents du renseignement et les sources secondaires. Ainsi, l'ID désigne la ressource. Chaque ressource de la même nature a le même ID. Ce faisant, le coton peut avoir différentes entrées ou être représenté sous différents types de coton, mais l'identifiant sera le même, c'est le texte qui changera. Les ID (identifiants) servent à faire des requêtes de champs rapides, à catégoriser la symbologie de la carte et à assigner des images et icônes. Ensuite vient le nom de la ressource, le lieu associé qui a été attribué en fonction de l'archive ou encore grâce aux recherches. La case image et icône comporte le nom du fichier image et icône qui sera ajouté au serveur de la carte. Pour l'icône, le format PNG s'avérait plus simple à insérer directement dans *Leaflet*, alors que le SVG était préférable dans QGIS. Ensuite, la colonne RGVIA indique la localisation dans l'archive de la fiche qui traite de la ressource puisque l'objectif est de spatialiser la recherche effectuée sur ce corpus. Finalement, le texte est inséré à même la table des attributs à partir de son fichier *Word* source, le type de fichier géopackage (voir plus bas) permettant un grand nombre de caractères. Finalement, la

notice bibliographique des sources secondaires ayant servi à compléter la recherche puisque les fiches de renseignements n'offrent qu'un savoir incomplet des ressources de l'époque. C'est donc en fonction de ces tableaux que nous avons parcouru les fiches *Zotero* réalisées dans le cours de renseignement militaire russe en 2017 ainsi que les archives du RGVIA afin de spatialiser cette information⁹¹. Pour le projet, nous avons décidé de créer des couches en Géopackage plutôt qu'en Shapefile⁹². En effet le format GPKG est de plus en plus utilisé, c'est notamment l'extension par défaut pour QGIS à partir de la version 3. C'est d'ailleurs du fait qu'il représente un fichier unique, léger et rapidement utilisable qu'il me convient mieux.

2.1.2 Rédaction des textes

Pour chaque élément, des textes ont été rédigés, ils correspondent à la description de l'élément de chaque couche. Les textes représentent également la section principale de la fenêtre s'affichant lorsqu'on sélectionne un élément du SIG. Ce faisant, les textes sont le fruit d'un travail de recherche dans les sources secondaires et primaires. Ainsi, certaines couches comportent des textes provenant directement des archives telles les couches militaires, certains éléments de ressources ainsi que de géopolitique. Les textes représentent une bonne partie du travail de recherche, mais ne sont pas inclus dans le texte du mémoire (certains éléments étant tirés du corps principal), ils ne sont consultables qu'à travers la visualisation du SIG. L'objectif étant davantage de rassembler toute l'information pertinente pour créer un cadre historique qui dépasse celui de ce mémoire,

⁹¹ Dans ce cours, les étudiants devaient réaliser des fiches d'analyse sur les documents d'archives des RGVIA. Pour chaque dossier d'archive leur étant attribué, les étudiants réalisaient une fiche *Zotero* dans laquelle ils devaient mettre en contexte, analyser puis réaliser une critique du contenu du document d'archive.

⁹² Pour *Leaflet*, les couches GPKG sont exportées en GeoJson, mais nous en reparlerons dans la section *Leaflet*.

plusieurs textes représentent des assemblages de citations de sources secondaires. Toutes les sources se retrouvent au bas de chaque fenêtre des textes.

2.2 Composition des couches dans QGIS

2.2.1 Première couche : Géopolitique

Couche GPKG par polygones⁹³. La première couche de la carte concerne les entités politiques d'Asie centrale. Les frontières de la région qui nous intéresse, dont l'Afghanistan représente le point central, ont connu plusieurs changements. Nous avons donc tenté de reconstituer les différentes entités pour les décennies 1830-1850, soit celles qui précèdent la guerre de Crimée de 1853 à 1856. Ainsi, c'est la représentation des différentes entités qui nous intéressait afin de pouvoir y distinguer l'influence des empires russes et britanniques ainsi que pour servir de couche première pour y circonscrire celles des ressources, des agents, des événements militaires et des routes commerciales. Il ne s'agit pas d'un tracé absolu, mais bien d'une vision d'ensemble reconstituée à partir de différentes cartes et récits. Pour tracer ces entités, nous avons d'abord géoréférencé plusieurs cartes anciennes obtenues sur le site de David Rumsey⁹⁴. En effet, il est possible d'obtenir le lien géoréférencé de David Rumsey et de l'ajouter sur QGIS en couche *Web Map Tile Service*

⁹³ Dans le logiciel QGIS, il est possible de créer des couches de données selon différents paramètres. D'abord, nous avons expliqué en [page 31](#) pourquoi le format *Geopackage* (GPKG) a été retenu. Ensuite, une couche peut contenir des points, des lignes ou encore des polygones. Ce faisant, nous allons détailler la nature de chaque couche avant d'en décrire le contenu.

⁹⁴ La collection David Rumsey contient plus de 150 000 cartes du 16^e siècle à aujourd'hui. Elle a débuté grâce au don du collectionneur David Rumsey à l'Université de Stanford. Depuis 1996, l'Université s'affaire à numériser la collection. Les cartes permettent de représenter l'évolution historique, géographique, sociale et culturelle d'un bon nombre de sociétés à des moments différents. Sauf pour certains téléchargements hautes définitions, la collection numérique est entièrement disponible pour consultations et téléchargements. Grâce à une numérisation rigoureuse et une quantité importante de métadonnées, cette collection représente une ressource inestimable pour la réflexion et la conception des SIG.

(WMTS)⁹⁵. Il faut également déterminer une projection qui puisse convenir à un maximum de carte pour diminuer la marge d'erreur de certains tracés. Nous avons choisi la projection WGS/Pseudo-Mercator 3857 qui semblait offrir une marge d'erreur inférieure à celle par défaut. Toutefois, elle ne permet pas d'utiliser parfaitement certains plug-ins tel que *OSM place search* qui s'avère intéressant pour isoler rapidement une région et l'ajouter à une couche existante (on peut le faire quand même et réajuster le tracé). Il est important de mentionner que notre fonds du renseignement militaire russe n'inclut pas de cartes utilisables (quelques plans à géoréférencer tout au plus). Ce faisant, il faut rechercher parmi les cartes produites par les états-majors, voyageurs et scientifiques de l'époque. Parmi celles-ci, nous avons donc choisi trois cartes :


Carte d'Alexander Burnes⁹⁶:

Alexander Burnes est un agent ayant pour réputation un charisme incroyable, polyglotte et aventureux, il comprend bien les jeux de pouvoir entre les Barakzai et Sadozai⁹⁷ d'Afghanistan. Partisan d'une alliance avec Dost Mohamed Khan, il croit qu'il saurait être le souverain fort et fédérateur d'un Afghanistan allié des Britanniques face à l'expansionnisme russe. Ainsi, Burnes entreprend plusieurs voyages en Afghanistan, en Perse et à Bokhara. Sa carte reflète ainsi une grande connaissance du territoire et des peuples. Il y note par exemple des puits ou autres éléments qui sauraient faciliter le passage d'une expédition militaire. Les éléments géographiques autour de l'itinéraire qu'il entreprend la même année (représenté sur le SIG) sont extrêmement précis, il y note par

⁹⁵ Il s'agit d'un service Web qui permet d'obtenir des cartes déjà géoréférencées à partir d'un serveur Web. Cette méthode s'avère plus précise et moins longue que le géoréférencement manuel sur QGIS. Elle permet donc de géoréférencer un grand nombre de cartes rapidement afin de mieux les comparer.

⁹⁶ Sir, Alexander Burnes, *Central Asia* [1: 4400000], [1834], dans *Original M.S. surveys of Lieut. Alex. Burnes, London, John Arrowsmith, 1834.*

⁹⁷ Il s'agit des deux clans afghans se disputant le pouvoir et décrits plus précisément au [chapitre trois](#).

exemple le retour de Peshawar, capitale historique d'hiver afghane⁹⁸, en territoire Afghan (la ville ayant été prise plus tôt par les Sikhs). Or, sa connaissance des lieux au-delà des frontières du nord de l'Afghanistan et de la Perse se limite à des connaissances « classiques ». En effet, plutôt qu'indiquer clairement l'important centre d'Achgabat, il inscrit d'anciens sites archéologiques accompagnant parfois la mention d'un point d'interrogation. Cet élément nous fait croire que sa carte n'est pas complète. Ce faisant, elle s'avère peu précise pour la région dépassant Khiva au Nord et le désert de l'actuel Ouzbékistan⁹⁹. Pour ce qui est de la frontière nord-ouest de l'Inde, sa carte illustre le Pendjab de Randjit Singh comme allant bien au-delà de l'Indus, jusqu'à la chaîne montagneuse des Sulaiman ( [30°30'N 70°10'E](#)). Il s'agit de la formation rocheuse séparant géologiquement le continent indien du reste de l'Asie. Ainsi, peut-être Burnes a-t-il constaté l'influence effective des Sindh jusqu'à cet obstacle géographique ou encore déterminé que les tribus peuplant cet espace tampon n'étaient pas apparentées à celles Afghanes. Sur d'autres cartes d'époque comme celle de Tanner, la frontière du Pendjab est déterminée par le cours de l'Indus (c'est celle que nous avons utilisée).

Carte d'Henry Tanner (Asie centrale)¹⁰⁰:

⁹⁸ Les souverains de l'Empire Durrani (dynastie en cours) utilisaient Kaboul comme capitale d'été et Peshawar comme capitale d'hiver.

⁹⁹ Cette région, nous l'avons nommée « territoires khazaks » puisqu'elle est parfois représentée sur les cartes comme étant dans le giron russe. Or, elle demeurera une région peu fréquentée par les Occidentaux qui la considère hostile. Elle est peuplée de semi-nomades Kazhaks, mais également de groupes de descendance turco-mongols et d'Afghans. Elle est ceinturée au nord par la ligne d'Orenbourg, un système de fortifications mentionnées dans la littérature, notamment par Pouchkine, comme étant la frontière sud de l'Empire russe. Ce n'est qu'en 1863 qu'elle sera « conquise » par les russes puis nommé Turkestan russe.

¹⁰⁰ Henry S. Tanner, *Persia*, [1 : 9 250 000], dans *Tanner's Universal Atlas*, Philadelphia, H.S Tanner, 1836.

Cette carte fut publiée dans le *New Universal Atlas* du cartographe Henry Schenck Tanner, un cartographe notamment reconnu pour son étude géographique et statistique de 1832 sur l'épidémie de choléra débutant en Inde, puis sévissant aux États-Unis¹⁰¹. Bien qu'il existe nombre de provinces à l'époque en Perse, la carte est divisée en 8 grandes entités (Azerbaïdjan, Gilan, Mazanderan, Irak, Fars, Khorassan, Kerman, Belochistan, Afghanistan). C'est à partir de ces premières entités que nous avons construit la couche géopolitique. Nous avons géoréférencé la carte, puis ajusté sa transparence afin de pouvoir ajouter une entité polygonale en suivant son tracé. La précision n'est pas parfaite, l'objectif étant d'obtenir de grands ensembles géopolitiques dans lesquels ajouter des informations. Les tracés des anciennes provinces ont beaucoup d'éléments communs avec des éléments topographiques contemporains qui segmentent l'actuel territoire iranien, afghan et irakien. Notre division de l'espace ne représente donc pas fidèlement l'espace social de l'époque, dans la mesure où il est impossible de dresser une carte politique d'un ensemble de peuples et de tribus en mouvement en l'absence de données probantes.

Carte d'Henry Tanner (Inde) ¹⁰²:

Bien que notre étude ne concerne pas précisément l'Inde, il importe de représenter cet espace pour y ajouter des informations, ou à toute fin pratique les partis en présence qui représentent le contrepoids de l'influence russe dans la région. Pour ce faire, nous avons utilisé la carte, très complexe, de l'époque également présente dans le *Tanners's Universal*

¹⁰¹ Il s'agit d'une sorte de SIG de l'époque puisque l'auteur proposait alors de superposer des données géographiques et statistiques afin d'en tirer des conclusions qui sauraient identifier les foyers de l'épidémie et proposer de meilleures solutions sanitaires ; Henry Tanner, *A New Universal Atlas*, Philadelphia & Hart, 1844, [En ligne] sur *Library of Congress*, consulté le 14 mars 2020, <http://hdl.loc.gov/loc.gmd/g3200m.gcws0193> ; Henry Schenck Tanner, Sur le site *Us National Library of Medicine* [En ligne], consulté le 14 mars 2020, <http://resource.nlm.nih.gov/64760030R>

¹⁰² Henry S.Tanner, *India*, [1 : 9 250 000], dans *Tanner's Universal Atlas*, Philadelphia, H.S Tanner, 1836.

Atlas. Nous avons seulement reproduit la zone géographique qui comprend l'Inde de l'époque ainsi qu'à la fois ses territoires, les territoires sous sa protection et les territoires autonomes. Il n'aurait pas été pertinent de représenter la quarantaine de régions puisque c'est l'Inde dans son concept colonial qui nous intéresse afin de le confronter avec celui de la Perse et de l'Afghanistan pour la Russie.

Asie centrale 1834

Une autre carte a été utilisée, mais non géoréférencée. Il s'agit d'une carte descriptive qui présente des données statistiques sur les grandes régions d'Asie centrale. Nous avons donc extrait des données qui serviront à garnir la table des attributs¹⁰³. Elle décrit de manière générique les ressources des régions, les grands centres urbains, la superficie et le nombre d'habitants. Grâce à ces cartes, nous avons pu découper les provinces de la Perse de l'époque en fonction des tracés anciens et ceux actuels. Il en résulte des ensembles géopolitiques de références sur lesquels on peut s'appuyer pour ouvrir une infobulle qui y indique les ressources, les routes, événements militaires et agents en opération. L'acte de cartographier les différentes provinces comporte un certain biais dans la mesure où, à travers ce processus, nous reproduisons finalement des schémas coloniaux à partir d'informations de l'époque même si on y appose un certain regard critique. Or, l'acte de cartographier, diviser et nommer permet d'établir des balises qui serviront de savoir commun, bases sur lesquelles nous pouvons dialoguer tout au long de cette réflexion. De plus, puisque notre étude concerne davantage le territoire physique et les ressources, la

¹⁰³ La table des attributs réfère au tableau qui contient les données affichées sur une couche dans le logiciel *QGIS*. Pour une couche par point, il y aura ainsi une colonne pour inscrire le nom, un texte, l'archive et les référence de chaque point. Les colonnes d'informations sont ensuite exportées puis affichées sur la carte à l'aide de *Leaflet*.

cartographie purement sociale n'était pas de mise. Les autres cartes utilisées peuvent être trouvées dans la section carte de la bibliographie, il n'est pas nécessaire d'en faire la critique puisqu'elles ne servent qu'à confirmer ou infirmer certains éléments déterminés grâce aux cartes détaillées plus tôt.

2.2.2 Deuxième couche : Militaire

Couche GPKG par points. Le renseignement représente un formidable réservoir de données puisqu'il recueille, presque sans « filtre » toutes les données pouvant lui tomber sous la main pour constituer un savoir général du territoire et de ses conditions socioéconomiques. Les rapports du renseignement permettent donc le croisement d'études sociales, politiques et économiques. Ainsi, les données du renseignement s'approchent quelque peu de la pensée du colonisé (puisque l'agent n'a aucun intérêt à les travestir), sans toutefois traduire leur rapport à l'espace, modelé selon les intérêts coloniaux. Les événements militaires sont plus difficiles à cartographier. Bien qu'ils se rapportent à une localisation géographique plus ou moins précise, il s'agit, dans notre cas, de données textuelles. Ce faisant, pour vectoriser¹⁰⁴ ces données, il suffit de leur attribuer une localisation pour ensuite présenter une infobulle qui détaille ses caractéristiques telles que rassemblées selon la grille détaillée plus tôt. Ainsi, notre table des attributs est légèrement modifiée. En effet le nom et le lieu ont été fusionnés, puisque dans la couche militaire se retrouve tous les éléments de natures stratégiques. Ainsi, il n'est pas important de mettre un nom et un endroit dans la mesure où le point est placé sur la location de l'élément. La nature des éléments de cette couche est donc diverse, on retrouve des lieux (îles, villes,

¹⁰⁴ La vectorisation fait référence à l'opération de cartographier des entités vectorielles textuelles ou numériques. Les données vectorielles, dans le cas d'un paysage, font références aux routes, montagnes, rivières, villages, etc.

forts) stratégiques tout comme des évènements (assaut du 12 juin, en route vers Hérat), des bribes de récits (la fin du siège, l'armée persane en campagne) ainsi que des textes descriptifs d'un aspect militaire plus technique (arsenaux et moulins à poudre, la cavalerie persane). Les textes regroupent ainsi des écrits de l'agent Blaramberg qui sont cités puis commentés ou rectifiés. C'est donc à travers les observations de Blaramberg que nous découvrons l'aspect militaire du conflit à un moment clé, soit le siège d'Hérat de 1837-1838 qui est richement décrit dans les archives. Afin de broser un portrait plus complet de l'aspect militaire du *Grand Jeu* pour la période 1840, nous avons ajouté quelques traités et guerres qui structurent le cours des évènements. La plupart des informations ont été tirées du livre de l'historien écossais William Darlymple qui constitue un ouvrage rigoureux qui s'appuie sur plusieurs fonds d'archives, notamment au Pakistan et en Inde¹⁰⁵.

La couche des forteresses est ainsi complémentaire à celle militaire. Il s'agit d'une couche importée de *Projet Imperii* d'Havard mentionné plus tôt. Puisqu'il s'agit d'une couche importée, il y avait déjà des informations dans la table des attributs. Ainsi, nous avons d'abord conservé seulement les informations utiles soit le nom des forts, sa province ainsi que sa catégorie (fort, forteresse) auxquelles nous avons ajouté la colonne image et icône. Or, il aurait été complexe de fusionner la couche militaire et celle des forteresses puisqu'elles n'ont pas les mêmes champs. Nous avons donc décidé d'en faire deux couches. Celle des forteresses comportait cependant un problème. Le *World Atlas* d'Havard indiquait qu'elle avait été créée en EPSG 4326 mais, même en la lisant ainsi, les données n'étaient pas bien positionnées. Il y avait effectivement un décalage, certaines

¹⁰⁵ William Darlymple, *Le retour d'un roi : La bataille d'Afghanistan*, Éditions noires sur blanc, Paris, 2014, 639 p.

forteresses se trouvaient dans la mer Noire alors que cela n'a jamais été le cas malgré l'évolution de la topographie et hydrographie. Nous avons donc dû corriger manuellement les points en fonction d'indications contemporaines sur *Google map*. Cette couche est extrêmement utile pour comprendre la position militaire effective des Russes dans ce qui s'avère être davantage un jeu d'influence qu'une occupation effective du territoire. Cette couche nous a même amené à reconsidérer la position de la Russie dans la région de l'Ouzbékistan et Kazakhstan contemporain en la faisant reculer à la ligne d'Orenbourg, que l'on ne peut visualiser qu'à travers son réseau de forts.

2.2.3 Troisième Couche : Ressources

Couche GPKG par point. La couche des ressources rassemble les informations relatives à la présence de ressources naturelles sur le territoire décrit par Blaramberg. Elle vise à dresser un portrait général des ressources présentes, mais surtout à reconnaître quelle importance les Russes leur accordaient à travers les écrits des agents. Il y a vingt ressources d'importance dans la table des attributs. Il s'agit notamment du coton, de l'opium, du sucre, des minerais (or, cuivre, fer), des légumes, des fruits et des autres plantes à textiles ou teintures. La localisation des ressources ainsi que l'historique de leur utilisation et commerce en Perse étant incomplet, nous avons utilisé la riche *Encyclopédie Iranica* pour compléter les informations¹⁰⁶. En effet, la majorité des informations de cette couche proviennent d'observations des agents russes¹⁰⁷, il s'agit donc d'une indication du degré de connaissance des Russes quant au territoire perse, qu'ils convoitaient afin de trouver un débouché pour leurs industries naissantes. À travers les textes des différentes

¹⁰⁶ RGVIA, F. 446, Op. 1, D. 20.

¹⁰⁷ *Ibid.*

ressources, on découvre des caractéristiques de la société de l'époque puisque la production et la consommation d'aliments sont en quelque sorte le miroir d'une société. On y découvre surtout un Empire perse en mal de modernisation, qui peine à produire des ressources en quantité suffisante pour alimenter les quelques industries qui naissent à Téhéran et devient plutôt un pourvoyeur de ressources premières pour les grandes puissances coloniales et industrielles.

2.2.5 Quatrième couche : Agents

Couche GPKG par points. Cette couche sert d'abord à situer et représenter les différents acteurs du *Grand Jeu*. Inévitablement, l'histoire se souvient davantage des hommes politiques et militaires et notre recherche ne permet pas de creuser plus loin afin de découvrir des acteurs et actrices plus en marge de cette histoire géopolitique¹⁰⁸. Or, notre étude pourra servir de contenant afin d'ajouter de nouvelles entrées à la table des attributs de la couche. Pour l'instant, nous avons représenté les différents acteurs qui permettent de situer les événements du *Grand Jeu*. Il s'agit d'hommes politiques (ministres), administrateurs, chefs locaux, militaires et agents. L'agent de renseignement est un personnage aux atouts divers et dont le passé et la nationalité importe moins que l'allégeance du moment. C'est lui qui se situe au cœur de notre concept de renseignement,

¹⁰⁸ Pour creuser davantage sur la nature des agents, voyageurs et citoyens impliqués dans le *Grand Jeu*, il faut lire l'étude suivante ; Elena Andreeva, *Russia and Iran in the Great Game: Travelogues and Orientalism*, Londres, Routledge, 2007, 288 p.

qui, comme nous l'avons vu, se développe comme pratique institutionnalisée pendant toute la période qui nous intéresse.

Le concept de renseignement sert avant tout à définir la nature des agents et de leurs activités, il est donc à distinguer du concept d'espion. En effet, les activités d'espionnage et de contrespionnage sont partie intégrante des nombreuses stratégies de renseignement, mais ne sauraient définir entièrement la nature des agents. L'agent peut être en poste comme ambassadeur, militaire ou consul et faire appel à un réseau d'informateurs divers. Il peut recueillir des données dont la nature ne compromet nullement sa position ou peu user de stratégies plus compromettantes pour obtenir de l'information. Ce faisant, l'agent (dont I.F Blaramberg) est un personnage central pour la cueillette d'information. Nous avons donc fait une brève description¹⁰⁹ des agents et indiqué leur emplacement qui fait surtout référence à leur zone d'activité. Ainsi un agent actif en Perse sera situé à Téhéran et à Kaboul pour l'Afghanistan, sauf informations contraires.

2.2.6 Cinquième couche : Topographie

Couche GPKG par polygones. La couche topographique s'est avérée bien moins ambitieuse que prévu. Nous croyions qu'il s'agirait des informations les plus nombreuses et présentes dans les rapports du renseignement. Par topographie, nous entendons évidemment les reliefs du terrain mais, plus largement comme étant la description des caractéristiques du territoire et donc de son paysage. Or, les informations de cette nature ne sont pas détaillées dans les rapports du renseignement. Tout au plus on remarque la présence d'un étang, d'une rivière ou d'un boisé propice à y dissimuler des troupes ou

¹⁰⁹ Puisque les agents ne se décrivent que rarement, nous avons utilisé le travail de l'historien William Darlymple qui s'est affairé à reconstituer un portrait de la grande majorité des personnages de cette époque en Asie centrale à partir des archives de Lahore ; Darlymple, *op. cit.*,

encore un pré pouvant fournir du fourrage aux chevaux. Ce faisant, nous avons jugé plus approprié de procéder comme suit. D’abord, un simple fond OSM topographique pouvant être sélectionné dans le menu de droite (nous y reviendrons dans la section *Leaflet*) permet de rapidement comparer les autres couches avec les caractéristiques de la région. Ensuite, des « tuiles » SRTM¹¹⁰ en couche permettent d’obtenir l’élévation du terrain afin de mieux comprendre les conditions militaires dans l’Hindou-Kouch par exemple (plus de 4000 mètres). Enfin, la couche en soi représente uniquement quelques montagnes déterminantes pour comprendre la géographie de la région (Hindou-Kouch à l’est, Elbrouz au nord, Caucase au nord-ouest et Zagros à l’ouest) en plus du désert de Kyzyl Kum en Ouzbékistan.

Ce faisant, nous croyions que, comme le précise Lacoste, « la description du paysage, des ressources et des villes justifie en quelque sorte la description des hommes. Et que « le regard que porte l’explorateur sur l’espace est donc implicitement lié à une visée politique ¹¹¹ ». Or, les descriptions du renseignement militaire s’avèrent parfois incomplètes pour décrire le paysage puisqu’elles visent certes à reconstituer un tout dont l’extension sera d’ordre militaire et stratégique, mais ne tentent pas de réinventer le connu. Cette tradition descriptive est davantage l’apanage des récits de voyageurs du XIX^e siècle qui correspondraient « au discours de la modernité, qui valorise l’originalité individuelle et la subjectivité »¹¹². Or, cette originalité n’est propre au XIX^e siècle que dans la mesure

¹¹⁰ Shuttle Radar Topography Mission (SRTM) fait référence à des fichiers matriciels et vectoriels topographiques fournis par deux agences américaines : la NASA et la NGA. Il s’agit donc de données vectorielles que j’ai téléchargées de la banque de données de la NASA et qui représente le territoire qui nous intéresse en Asie centrale. SRTM Data. Sur le site CGIAR CSI (2020), *CGIAR CSI* [En ligne], consulté le 4 avril 2020, <http://srtm.csi.cgiar.org/srtmdata/>

¹¹¹ Yves Lacoste, *Paysages politiques*, Le Livre de Poche, Paris, 1990, p. 8.

¹¹² Pierre Rajotte, « Le récit de voyage au XIX^e siècle. Une pratique de l’intime », *Revue internationale d’études québécoises*, vol. 3, no. 1, (2000), p. 5

où les voyageurs sont parfois contraints de marcher sur les traces de leurs prédécesseurs, qu'ils soient marchands, naturalistes ou géographes. Ceux-ci cherchent à concilier les impératifs de leur démarche scientifique, les attentes d'un public désireux d'y découvrir un imaginaire hors du commun, ainsi que le style d'auteurs renommés tel qu'Alexander Humboldt et Charles Darwin¹¹³.

Ainsi, c'est l'extension stratégique, c'est-à-dire l'exactitude des observations, qui distingue les rapports militaires des récits et impressions de voyage. Influencés par la réimpression des ouvrages de Colomb et Cook dans le monde anglo-saxon et français, les récits de voyage deviennent un style mouvant qui s'éloigne parfois de l'objectivité toute militaire des rapports de renseignement et comportent parfois des limites relevant de l'archétype, de l'exagération ou de la description générique. Or, certains récits comportent une valeur historique certaine lorsqu'ils sont, tout comme les rapports de renseignement, soumis à la critique de source. Les récits d'Alexander Burnes à Boukhara et Khiva ou encore de Blaramberg en mer Caspienne relèvent d'abord de ce style descriptif, mais représentent tout de même des sources importantes relevant des descriptions de l'environnement et des sociétés s'avérant inédites¹¹⁴. Ainsi, les rapports du renseignement font régulièrement référence à des récits de voyageurs puisque ceux-ci représentent parfois les seuls écrits occidentaux connus décrivant la région depuis... Marco Polo. De plus, les récits de voyage peuvent servir à entériner, confirmer ou comparer l'information recueillie sur le terrain. Ils servent souvent d'introduction aux agents qui s'aventurent pour la

¹¹³ Anne-Gaëlle Weber, « Le genre romanesque du récit de voyage scientifique au XIX^e siècle ». *Sociétés & Représentations*, vol. 1, no. 2, (2006), p. 59 à 77

¹¹⁴ Les voyages de Blaramberg, outre ses rapports trouvés dans les archives militaires russes, ont été publiés en trois ouvrages représentant sa vie et ses mémoires. Les ouvrages ne sont malheureusement disponibles qu'en allemand. Ivan Fedorovich Blaramberg, [...] *Nach Dessen Tagebuchern Von 1811-1871*, Volume 3. Lieu? Nabu Press, 2010, 662 p.; Alexander Burnes, *Travels to Bokhara*. John Murray, London, 1835, 333 p.

première fois dans la région. Dans les archives, il arrive même que des agents se livrent au plagiat intégral d'un récit de voyage dans leur rapport, peut-être par souci de gagner du temps, par confiance aveugle envers le récit ou par simple paresse intellectuelle¹¹⁵. Ce faisant, nous avons choisi d'écarter les récits de voyageurs de notre corpus pour deux raisons. D'abord les agents y font déjà référence dans une certaine mesure en tentant d'en retirer les informations utiles à leur travail d'investigation. Ensuite, plusieurs agents ont également une nature qui les qualifie à la fois pour le rôle de voyageur et d'agent militaire puisqu'ils entreprennent des voyages personnels. De plus, l'ajout de récits de voyage rendrait notre corpus considérable, ce qui changerait la nature de notre démarche dont l'objectif est d'abord la spatialisation d'un corpus. Or, rien n'empêche qu'une nouvelle étude puisse reprendre notre SIG afin d'y ajouter des données de récits de voyage et constituer un tableau plus complet qui pourrait se prêter à différentes comparaisons et analyses.

2.2.7 Sixième couche : Routes

Couche GPKG par lignes. La couche des routes est composée en grande majorité d'une couche *shapefile* importée du *World Atlas*¹¹⁶. Il s'agit d'une couche qui retrace les

¹¹⁵ Dans deux dossiers (RGVIA, F.446, Op. 1, D.182-306), nous avons relevé un plagiat avec des récits de voyages populaires à l'époque soit Janszoon Struys, *Les Voyages de Jean Struys en Moscovie, en Tartarie, en Perse, aux Indes et en plusieurs autres pays étrangers [...]* Par M. GNlanius. Éditions Vve J. Van Meurs, Amsterdam, 1661. [En ligne] Sur le site *Gallica : Bibliothèque nationale de France*. <http://bit.ly/2vPDXot>. Nous avons relevé qu'il pourrait ainsi s'agir d'une pratique courante chez les agents de renseignements. Possédant des ressources et informations limitées, ces derniers pourraient avoir recours à d'anciens récits de voyage d'aventuriers/commerçants en tant que source pour élaborer des cartes et itinéraires primaires. Cependant, une telle pratique est dangereuse puisqu'elle est tributaire de la qualité de la source employée. Dans ce cas-ci, comme les dates de l'itinéraire ne concordent pas, on peut émettre l'hypothèse suivante : l'auteur procède à une sélection de l'ouvrage de Struys et titre son rapport selon ce dernier. Ensuite, il effectue effectivement le voyage et y inscrit les distances observées en plus d'y ajouter ses propres remarques et observations.

¹¹⁶ Harvard University (2020), *World Map project, The Silk Road* [site Web], consulté le 7 avril 2020, <https://bit.ly/2Ut8lhW>

itinéraires des routes de la soie, ce réseau employé et fréquenté depuis l'antiquité pour circuler de l'Orient vers le Moyen-Orient puis l'Occident en contournant ou domestiquant les grands obstacles naturels sur le chemin. La couche *silk road* est très intéressante dans la mesure où elle comprend plusieurs informations telles que : les antiques routes de la soie en Chine et en Asie Centrale, les routes maritimes, les itinéraires de Marco Polo, les montagnes des routes de la soie, les déserts des routes de la soie, les caravansérails, l'influence des grandes religions et les frontières des antiques empires d'Asie. Ce faisant, nous avons importé la couche des routes de la soie et réaménagé sa table des attributs afin d'obtenir les tracés, les quelques noms les décrivant et y ajouter une description générique ainsi qu'une image. Nous avons ajouté six entrées de routes supplémentaires tirées des sources RGVIA et de sources secondaires. Il s'agit de routes militaires (Georgie, nord de la Perse) et de routes marchandes qui relient la Russie (Orenbourg) à Boukhara et Khiva en passant par la Caspienne et les territoires Kazakhs.

Cette couche est probante dans la mesure où les antiques routes de la soie, une fois superposées sur les couches des forteresses et d'un fond topographique et urbain démontre clairement que ces itinéraires sont toujours « valides ». En effet, les routes passent par les centres urbains mentionnés dans nos archives comme centre de commerce important ainsi qu'à travers les obstacles géographiques majeurs (passe de Khyber, contourne l'Hindou Koush et les déserts). Ce faisant, seuls les bouleversements environnementaux et technologiques considérables sont susceptibles d'avoir fait dévier ses itinéraires anciens. Ce bouleversement digne de mention, c'est l'arrivée du chemin de fer qui modifiera

concrètement les réseaux de commerce et de transport dans la région, tout en accélérant l'entreprise coloniale russe dans le Caucase, l'actuel Kazakhstan et le Turkestan ¹¹⁷.

2.3. Leaflet (création de l'API)

D'abord, une API ou une IPA en français, est une interface de programmation d'application, est une bibliothèque de fonctions servant de base à la construction d'applications plus complexes¹¹⁸. Notre système d'information géographique a été construit sous la forme d'une carte interactive en utilisant l'API « open source » *Leaflet* qui permet la gestion des couches et la visualisation de données spatiales¹¹⁹.

2.3.1 Premières notions de code

D'abord, la majorité de notre méthodologie sur l'usage de la bibliothèque *Leaflet* est tirée du livre de Numa Gremling qui propose des « recettes » de programmation pour construire des cartes¹²⁰. Ainsi, la description de la méthodologie de notre SIG doit être perçue comme une recette avec étapes, problématiques et résultats distincts. *Leaflet* fait partie des librairies javascript, il nécessite donc des connaissances de bases dans la création de pages Web avec le code HTML et CSS. Pour ma part, il me fut possible d'acquérir quelques connaissances de base dans ces codes lors du cours *HST779 - Gestion de Projet*¹²¹. En effet, je devais exploiter des archives écrites et iconographiques sur une carte interactive

¹¹⁷ Sarah Searight, « Russian Railway Penetration of Central Asia », *Asian Affairs*, vol. 23, (1992), p. 171-180.

¹¹⁸ Hubert Cousineau, Antoine Gauthier-Trépanier, Anthony Trouilhas et Joshua L. J. Vachon, « Espace et humanités numériques : le fort de Chambly et l'héritage de Vauban en Amérique du Nord », *Cahiers d'histoire de l'Université de Montréal*, vol. 37, no. 1 (automne 2019).

¹¹⁹ *Ibid.*

¹²⁰ Numa Gremling, *Leaflet Cookbook: Recipes For Creating Dynamic Web Maps*, Locate press, Alaska, 2019, 328 p.

¹²¹ Université de Sherbrooke (2020), « HST779 - La gestion de projet en Histoire », *université de Sherbrooke* [site Web], consulté le 10 avril 2020, <https://bit.ly/2xaRIA0>

avec l'application *StoryMaps.JS*¹²². L'application offrait déjà de prendre en charge la majorité des paramètres principaux (fond de carte, zoom, interactions, style de base, ordre des marqueurs), mais permettait tout de même de faire la distinction entre les différents éléments d'une carte. Il était toutefois nécessaire de modifier les textes, couleurs, chemins des images, icônes et titres avec du code HTML. Ensuite, j'ai également pu me familiariser avec l'environnement d'une API avec l'activité tutorale *HST781 - Ateliers d'informatique appliquée à l'histoire*¹²³. Dans cette activité, le professeur Tristan Landry et l'étudiant Joshua Vachon nous ont formés à la photogrammétrie et à la création d'API à travers le projet sur le fort de Chambly¹²⁴. Ainsi, ces deux activités de maîtrise ont contribué à ma formation de base en programmation. Pour le reste, j'ai pu rechercher des fonctions sur le site W3schools¹²⁵.

2.3.2 Éditeur de texte

Puisque l'utilisation de *Leaflet* requiert l'utilisation et l'écriture de code, Numa Gremling recommande en premier lieu de choisir un éditeur de texte. Un éditeur de texte est carrément le logiciel dans lequel nous allons écrire le code qui définit notre SIG. Il existe des éditeurs de texte spécifiques pour l'écriture de code permettant également de séparer les codes HTML, CSS et javascript et de surligner la syntaxe propre au code. J'ai choisi l'éditeur de code *Atom* dont l'interface est intuitive et les extensions nombreuses. *Atom*

¹²² Historiamatica (2020), « Histoires croustillantes, anecdotes étonnantes : les dessous de la gravure commerciale », *Historiamatica* [site Web], consulté le 10 avril 2020, <https://bit.ly/2V9gcBI>

¹²³ Université de Sherbrooke (2020), « HST781 - Ateliers d'informatique appliquée à l'histoire », *Université de Sherbrooke* [site Web], consulté le 10 avril 2020, <https://bit.ly/2UOTGio>

¹²⁴ Historiamatica (2020), « Vauban en Amérique », *Historiamatica* [En ligne], consulté le 10 avril 2020, <https://bit.ly/2wq77w0>

¹²⁵ Il s'agit d'un site qui documente, catégorise et actualise les codes sources HTML, CSS et JavaScript ; W3schools (2020), *W3Schools* [site Web], consulté le 10 avril 2020, <https://bit.ly/2XfqRgS>

comporte plusieurs fonctionnalités complexes dont je ne me sers pas, mais il y en a d'autres qui s'avèrent très utiles tel que le *Atom live server* qui permet de générer un serveur sur lequel ouvrir mon SIG et ainsi pouvoir faire des tests et actualiser la carte pendant l'écriture du code et l'intégration des différents éléments.

2.3.3 Organisation du projet

Pour débiter, nous avons divisé notre projet en quatre dossiers. Le premier est le code HTML, il détermine le « corps de la carte ». Nous avons copié le modèle type d'une page

```
1 <!DOCTYPE html>
2 <html lang="fr" dir="ltr">
3   <head>
4     <meta charset="utf-8">
5     <title>Renseignement militaire russe</title>
6     <link rel="stylesheet" href="https://unpkg.com/leaflet@1.6.0/dist/leaflet.css"
7       integrity="sha512-xwE/Az9zrjBIPhAc8b3F6JVqxF46+CDLwFLMHloNu6KEQCAWi6HcDUbeOfB8IptF7tcCzusKFjFw2yuvEpDL9wQ=="
8       crossorigin="" />
9     <script src="https://unpkg.com/leaflet@1.6.0/dist/leaflet.js"
10      integrity="sha512-gZwIG9x3wUXg2hdXF6+rVKLF/0Vi9U8D2Ntg4Ga5I5BZpVkvVx1JWbSQtXPSiUTtC0TjtG0mxa1AJPuV0CpThew=="
11      crossorigin=""></script>
12     <link rel="stylesheet" href="/Styles/style.css">
13     <link rel="stylesheet" href="/Styles/style2.css">
14   </head>
15   <body>
16 > <!-- <div id="back">=
28 <div id="SIG"></div>
29 <script src="Donnees/data.js" charset="utf-8"></script>
30 <script src="JS/app.js" charset="utf-8"></script>
31 </body>
32 </html>
```

Figure 1 : Code du corps de la carte

Web. Nous y avons ensuite inclus le code source CSS et Java script de Leaflet (Figure 1, lignes 6 à 11). Ces informations se trouvent en « open source » sur le site de Leaflet¹²⁶. Sur l'image, on peut également voir que j'ai deux feuilles de style, soit « style » et « style 2 » (lignes 12-13). La feuille « style » est une feuille créée par Tristan Landry pour son cours de renseignement militaire russe. J'ai donc commencé avec cette feuille pour structurer mon SIG. Or, j'ai plus tard eu besoin d'ajuster quelques éléments qui différaient du projet réalisé dans le cours (les icônes entre autres) de Tristan Landry. Ainsi, j'ai créé

¹²⁶ Leaflet (2020). Sur le site *Leaflet* [En ligne], consulté le 12 avril 2020, <https://bit.ly/34jXD1K>

```

1 var Carte = L.map('SIG').setView([35.71126,51.370449],4);
2
3 var OpenTopoMap = L.tileLayer('https://{s}.tile.opentopomap.org/{z}/{x}/{y}.png', {
4     maxZoom: 17,
5     attribution: 'Map data: &copy; <a href="https://www.openstreetmap.org/copyright">OpenStreetMap</a> contributors, <a href="ht
6 }).addTo(Carte);
7
8 var ARCGISBasemap = L.tileLayer('https://server.arcgisonline.com/ArcGIS/rest/services/World_Shaded_Relief/MapServer/tile/{z}/
9     attribution: '© Tuiles de fond <i>temporairement</i> par ESRI.'
10 }).addTo(Carte);
11 var osmBasemap = L.tileLayer('http://{s}.tile.osm.org/{z}/{x}/{y}.png',{
12     attribution: '© <a href="http://openstreetmap.org">OpenStreetMap</a>'
13 });
14 var stamen = L.tileLayer('https://stamen-tiles-{s}.a.ssl.fastly.net/watercolor/{z}/{x}/{y}.png',{
15     attribution: '© <a href="http://stamen.com">Stamen Design</a>, <a href="http://creativecommons.org/licenses/by/3.0">CC BY
16 });
17 var topoMap = L.tileLayer('https://{s}.tile.opentopomap.org/{z}/{x}/{y}.png', {
18     maxZoom: 17,
19     attribution: 'Map data: &copy; <a href="https://www.openstreetmap.org/copyright">OpenStreetMap</a> contributors, <a href=
20 });
21
22 var scale = L.control.scale();
23 scale.addTo(Carte)

```

17 et 18 réfèrent aux feuilles « data.js » et « app.js ». La seconde représente les interactions des différents éléments du SIG; elle est rédigée en code javascript. D'abord, la variable « Carte » (ligne 1) est l'élément principal, il commande l'affichage d'une carte



aux coordonnées suivant la fonction « *setview* ». Dans cette feuille, la fonction *addTo*(Carte) réfère donc à un élément ajouté au projet. Ainsi, j'ai débuté le projet en y

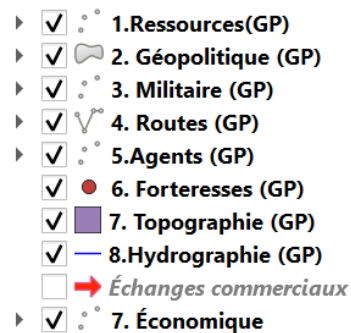


Figure 4 : Liste des couches dans QGIS

ajoutant deux fonds de carte, soit la carte de base d'ArcGIS et le fond topographique Google. Il y a donc une carte vide sur laquelle nous pouvons ajouter les données créées et assemblées dans QGIS précédemment. Faisons un saut aux lignes qui détaillent les couches (figures 5 et 6) avant de détailler les autres fonctions. Ainsi, il s'agit des lignes qui réfèrent aux variables de chacune des couches de données détaillées dans la section plus haut. Pour ce faire, il faut créer une nouvelle (et dernière) feuille. Il s'agit de la feuille dans laquelle seront contenues les données auxquelles nous pourrions référer dans ces lignes. Pour comprendre cette feuille, il faut revenir brièvement à QGIS. Dans cette application, nous avons créé des couches en format GPKG. Puisque le travail a été fait sur QGIS, il s'agit maintenant d'importer ces données spatiales dans Leaflet, afin de déterminer la manière dont chaque champ va apparaître. Ici, j'ai commis une erreur méthodologique puisque la symbologie créée dans QGIS devient un peu caduque. En effet, seuls les éléments de la table attributaire demeureront en fonction de la ligne de code de la variable de chaque couche dans la feuille *app.js*. Or, les couleurs, opacités et icônes ne demeureront pas. Cette erreur tient d'un changement dans la méthodologie du projet. En effet, dans les débuts du projet je souhaitais tout réaliser dans QGIS pour ensuite

y référer. Chaque table des attributs contenait des champs (colonnes) qui variaient selon la nature de la couche. Ainsi, les champs de la couche « Agents » s’intitulaient : Fonction, Nom, Texte, Archive, Source secondaire, Image et Icône. C’est dans ces colonnes que sont les données que nous voulons voir sur la carte. Ainsi, nous créons une variable

```

302 var c_agents = L.geoJSON(agents,{
303   pointToLayer:function(feature, latlng){
304     return L.marker(latlng, {icon: iconeAgent})
305   },
306   onEachFeature: function (feature, layer) {
307     var rgvia = feature.properties.RGVIA;
308     if (rgvia == null) {
309       rgvia = "";
310     }
311     layer.bindPopup('<h1>'+feature.properties.Nom+'</h1><p>
312   }).addTo(agentsGroupe);
313
314 var c_routes = L.geoJSON(routes,{
315   style: function (feature) {return {color: "#ff0000", weight: 2}}
316 },
317   onEachFeature: function (feature, layer) {
318     layer.bindPopup('<h1>'+feature.properties.Name+'</h1><p>'+feature.properties.texte+'</p><p>'+feature.properties.RGVIA+
319   }).addTo(routesGroupe);
320
321 var c_forteresses = L.geoJSON(forteresses,{
322   pointToLayer:function(feature, latlng){
323     return L.marker(latlng, {icon: iconeFort})
324   },
325   onEachFeature: function (feature, layer) {
326     layer.bindPopup('<h1>'+feature.properties.Placename+'</h1><p>'+feature.properties.Category+'</p><p>'+feature.properties.
327   }).addTo(forteressesGroupe);
328
329 var c_topographie = L.geoJSON(topographie,{

```

Figure 6 : Afficher les données

référant aux données de la couche géopolitique (ligne 68). Ensuite, on attache la couche à une fenêtre pour laquelle on demande d’afficher les colonnes (champs) de nos couches. Il faut donc afficher quelle colonne sera le titre (<h1></h1 >) et les paragraphes subséquents (<p></p>) en inscrivant le nom réel de la colonne dans QGIS (avec majuscules dans le cas échéant). Ainsi, la variable fait en sorte que Leaflet importe ses données au sein de la feuille de données pour les ajouter à la carte à l’aide d’une fonction addTo(Carte) au sein d’une fenêtre telle que définie par le style.

Chaque fois que j’écris une ligne, je fais un essai avec l’extension *Atomliveserver* pour afficher ma carte. Parfois, une ligne mal écrite empêche l’affichage du SIG ou une seule variable affiche, mais c’est suffisant pour retourner chercher les erreurs dans Atom. Les navigateurs permettent également d’inspecter les éléments et repérer les erreurs. Au début, j’utilisais *Firefox*, mais la console n’affiche finalement pas toutes les erreurs. J’ai

donc utilisé *Chrome* qui permet de repérer les erreurs avec f12 et inspecter l'élément qui pointe directement la ligne de l'erreur pour ainsi la corriger.

L'étape suivante est d'afficher les images, icônes, une légende, une page d'introduction et le style général. Pour les images, j'ai trouvé des images génériques ou particulières pour chaque élément ou champ. Certaines proviennent des RGVIA pour la couche militaire, mais la majorité sont des images libres de droits trouvées sur des sites d'archives photographiques. Certaines images notamment pour la topographie sont des photos contemporaines libres de droits. Pour les icônes, il s'agit de les ajouter dans la page de style puis leur créer une variable afin d'y faire référence dans la couche (ce qui permet aussi d'en définir la taille). Pour l'introduction, il s'agit de la fonction *abstract* qui commande l'affichage d'un texte d'introduction que l'on peut positionner et choisir de s'afficher directement ou encore de s'ouvrir seulement en positionnant le curseur sur une icône. Pour la légende, il s'agit de la fonction *sidebar* qui permet de faire apparaître un espace interactif à remplir d'information. J'ai utilisé cet espace pour introduire la carte, décrire son fonctionnement et détailler sa méthodologie. La fonction apparaît donc à gauche alors qu'à droit apparaît une liste des différentes couches (corresponds à celles de la figure 4) contenant les données ainsi que des fonds de cartes. Pour afficher cette liste, il faut créer des variables pour les fonds de carte et des groupes pour les couches et les ajouter à la carte. Ce faisant, il est possible de faire apparaître seulement certains fonds de carte et certaines couches pour faciliter l'affichage, la lecture et l'analyse. On retrouve donc des infobulles pour chacune des couches. Une couche carte narrative a également été ajoutée plus tard. Elle contient deux cartes interactives dont les éléments nécessitaient une forme de narration temporelle. Il s'agit d'une carte retraçant le parcours des agents russes de la Russie vers l'Inde réalisée par les étudiants du cours de Tristan Landry, en

plus d'une carte que j'ai réalisée sur le siège d'Hérat en 1837-1838. L'objectif est de pouvoir laisser des étudiants ajouter d'autres cartes dans le futur. Les cartes sont réalisées avec l'outil gratuit *StoryMapJS*. Enfin, l'utilisation des classes css a été bien utile pour modifier des éléments qui s'appliquent à l'entièreté d'une couche ou d'une infobulle. En effet, mon erreur principale résidait dans le fait que je dépendais de la mise en forme de la table des attributs de QGIS qui ne prend pas en compte les styles (italique, gras, police, taille, couleur, interligne, position du texte). Ce faisant, il importait de tout remettre en forme dans Atom. Pour ce faire, il était possible de créer une classe css (dans l'onglet *style.css* du projet) qui réfère à une caractéristique générale des textes. Par exemple, on peut demander que l'ensemble des paragraphes soient justifiés et bénéficient d'un interligne (`p{ text-align: justify;line-height: 2.0;}`) ou encore que les photos et icônes aient une taille définie et que les cadres des infos bulles aient une couleur. Pour corriger les erreurs de rédaction lors de l'affichage des infobulles, j'ai procédé de deux manières. D'abord, j'ai changé des erreurs génériques telles qu'une faute de frappe avec l'outil de requêtes d'expressions qui permet de remplacer du texte au sein d'une catégorie de la table des attributs dans QGIS. Il s'agit grossièrement d'une option semblable à Ctrl-H sur Word. Ensuite, j'ai corrigé manuellement des erreurs plus spécifiques dans le code sur Atom tel que les références qui n'avaient pas conservé leur forme (italique) ou des caractères superflus qui s'étaient glissés dans le processus. Finalement, le projet dans Atom a été compressé puis ajouté sur le serveur [d'historiamatica](#). Or, il s'est avéré qu'un « vrai » serveur ne pardonne pas certaines erreurs que l'extension d'Atom qui simulait un serveur pardonnait (*Atomliveserver*). En effet, certains noms d'images ou d'icônes comportaient des accents (par exemple « blé ») et quelques extensions *.jpg* s'affichaient automatiquement comme *.JPG*. Ainsi, j'ai dû changer manuellement ces éléments dans

leur fichier source, puis dans la feuille css et javascript. Pour éviter ce fâcheux contretemps, il aurait été pertinent de faire quelques essais sur un « véritable » serveur en cours de route pour tester mon projet ou encore avec ou outil tel que [Xampp](#). Or, cette erreur m'aura servi une leçon de code ; éviter d'insérer des caractères spéciaux et des chiffres dans les noms des variables.

Chapitre 3 : Interprétation des éléments de la carte

3.1. La colonie indienne et le *Grand Jeu*

La carte vise d'abord à présenter la présence russe dans la région comme une entreprise essentiellement colonialiste dont l'extension est la colonie indienne. Pour ce faire encore faut-il revenir sur la nature même de la colonie indienne. Le « joyau de l'Empire britannique » est d'abord un espace géographique et politique se caractérisant par une grande diversité religieuse (hindous, sikhs, musulmans) et culturelle (identité islamique persane, mongole, sikhs et carrefour d'influences et voyageurs européens et asiatiques)¹²⁸. Riche en épices, minerais et ressources premières (blé, coton, thé), le territoire attire la convoitise des Empires européens et de leurs compagnies de commerce. Dès le XVII^e siècle, des comptoirs britanniques (mais également français, portugais et néerlandais) sont fondés sur les côtes est, puis ouest de l'Inde. À ce moment, l'Empire mogol (de descendance turco-mongole) qui régnait depuis des siècles en Inde commence à décliner. La compagnie des Indes orientales profite de cette situation pour construire une armée privée et tisser des alliances avec des chefs locaux. En prenant les territoires français à l'est, les Britanniques consolident un territoire considérable, quoique morcelé par la

¹²⁸ Peter Robb, *A History of India*, Londres, Palgrave Macmillan, 2011, 400 p.; David Gilmour, *The British in India: A Social History of the Raj*, Farrar, Straus and Giroux, 2018.

persistance de zones autonomes (voir carte). Ce faisant, la présence britannique en Inde se caractérise par la domination ou « Raj » de la compagnie entre 1757 et 1858 ainsi que par la période de la prise de contrôle direct du gouvernement britannique de 1858 à l'indépendance de 1947¹²⁹. Puisque l'Inde devient le pourvoyeur de ressources premières qui permettra l'élan industriel de la Grande-Bretagne, au grand détriment de l'économie et la société indienne, la colonie attire à nouveau la convoitise des empires rivaux d'un point de vue stratégique. En effet, la prise de l'Inde permettrait de couper l'approvisionnement britannique et, ainsi, affaiblir considérablement sa force militaire. C'est à partir du postulat selon lequel la France, mais également la Russie jetèrent tour à tour leur dévolu sur cette colonie en ourdissant des plans ambitieux, mais peu considérés par l'historiographie, que repose ce mémoire¹³⁰. En effet, les conquêtes d'Alexandre le Grand ont durablement forgé un mythe classique de l'Orient qui, dans l'optique de la rivalité britanno française du XIX^e siècle, deviendra l'assise d'une éventuelle conquête indienne. Celle-ci peut être perçue (d'un point de vue historiographique) dans l'impulsion ou l'extension des campagnes d'Égypte et de Russie de Napoléon, mais également comme la finalité de l'avancée coloniale russe en Asie centrale¹³¹.

3.2 Une entreprise coloniale

La Sibérie

Le projet colonial russe peut se définir en trois grands axes. Il y a d'abord la conquête de l'est qui, d'un point de vue historique, peut se comparer à la conquête de l'Ouest

¹²⁹ *Ibid.*

¹³⁰ Voir section [1.3.3 Renseignement militaire russe](#) pour les différentes thèses de la prise de l'Inde par les Russes.

¹³¹ *Ibid.*

américain¹³². Des explorateurs utilisent les réseaux de fleuves et rivières pour remonter vers l'est et créer des avant-postes qui serviront d'étapes à la conquête militaire des peuples sibériens. Pour en fixer des balises chronologiques, la conquête de l'Est russe prend racine au XVI^e siècle par l'expédition lancée par Ivan IV contre Kazan, la « porte de la Sibérie » dont les routes commerciales permettent d'atteindre la mer Caspienne et l'Asie centrale¹³³. Ensuite, on fonde la ville de Tobolsk en 1587 qui servira de tremplin à une conquête rapide (mais non effective) de la Sibérie jusqu'à la mer d'Okhotsk à peine 60 ans plus tard ¹³⁴. En septembre 1689, le traité de Nertchinsk fixe la frontière entre l'empire Qing et Russe et par le fait même fixe la frontière extrême-orientale de l'empire des Romanov jusqu'en 1858¹³⁵. Après 1858, on fonde la ville de Vladivostok qui sert de port militaire sur l'Océan pacifique. La Russie craint à ce moment de perdre son territoire alaskien et le vend aux Américains pour 7 200 000 dollars¹³⁶. La Sibérie devient bel et bien colonie, on la comparera d'ailleurs aux entreprises coloniales européennes outre-mer¹³⁷. Elle est, certes, déterminée par une série de déterministes géographiques parmi lesquels le climat et la répartition géographiques des populations rencontrées. Du point de vue de la doctrine coloniale, la Sibérie ne représente pas un capital humain très intéressant,

¹³² Il s'agit d'une comparaison communément entretenue dans l'historiographie puisqu'il s'agit des deux plus grands phénomènes de colonialisme continental.

¹³³ John Ledonne, « Russia's Eastern Theater, 1650-1850 Springboard or Strategic Backyard? », *Cahiers du monde russe*, vol. 49, no.1, (2008), p. 17 à 46.

¹³⁴ *Ibid.* ; Telles les conquêtes coloniales en Afrique, le simple passage d'une colonne armée légitime la conquête d'un territoire pour le colonisateur, mais ne signifie pas pour autant la subjugation des peuples locaux. La suite des choses relève donc du « maintiens de l'ordre ».

¹³⁵ Nicholas V. Riasanovsky, *Histoire de la Russie : Des origines à 1996*, Robert Laffont, Paris, 1999, p. 422.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 421.

¹³⁷ Le caractère continental du colonialisme russe pousse l'historiographie à le mettre en opposition constante avec celui européen dans une perspective d'histoire coloniale globale. Le fait colonial russe fut en effet longtemps considéré comme « affaire intérieure » dans la mesure où la Sibérie apparaît comme « un prolongement des terres russes vers l'est, sans solution de continuité, sans océan à traverser, mais en outre ne suscitait aucune rivalité avec les puissances coloniales de l'époque » ; Roger Portal, « Les Russes en Sibérie au XVII^e siècle », *Revue d'Histoire Moderne & contemporaine*, no. 5, (1958), p. 7.

mais ce dernier servira de vecteurs à l'exploitation des ressources rendue très difficile par l'ardeur du climat et son éloignement géographique. Les peuples autochtones sibériens sont d'ailleurs peu connus dans l'histoire russe. Selon l'écoanthropologue Boris Chichlo, l'histoire (et la législation) russe actuelle distingue deux groupes :

Le premier englobe des peuples comme les Sakhas (Yakoutes), les Bouriates, les Touvas ou les Khakasses qui, au total, comptent 1 200 000 personnes et ont leurs propres républiques. Le deuxième type regroupe quarante-et-un peuples minoritaires dont dix-sept ne dépassent pas 1 500 individus. Selon les chiffres du dernier recensement de 2002, ils représentent 226 000 personnes environ, soit près de 0,2 % de la population de la Fédération. Tous ces peuples se répartissent sur cet immense espace qui couvre les deux tiers du territoire de la Russie et s'étend de la presqu'île de Kola, à l'ouest, à la Tchoukotka et au fleuve Amour, à l'est¹³⁸.

Ces sociétés sont pour la plupart semi-nomades en raison de la fonte saisonnière qui crée, en les fleuves et rivières, des obstacles presque infranchissables. Ce faisant, les peuples sibériens sont peu nombreux et ne connaissent pas les armes à feu. Les soldats russes ne rencontreront ainsi pas d'opposition majeure dans leur conquête de l'est¹³⁹. L'art, la culture et le mode de vie des populations sibériennes sera d'ailleurs brièvement encadrés (dans la mesure où ces populations fournissent les Russes en ressources) à travers une juridiction datant de 1822. Cette année, la charte sur la gestion des indigènes de Spéransky introduit une nouvelle catégorie juridique d'individus : les *inorodsty*¹⁴⁰. En fait, les *inorodtsy* désignent une classe d'un autre genre qui serait « inférieure à la noblesse, aux marchands, urbains et ruraux » et dans un sens plus large, les allogènes¹⁴¹. Cette catégorie

¹³⁸ « Entretien avec Boris Chichlo. Les peuples autochtones du Grand Nord ». Dans *Le Courrier des pays de l'Est*, vol. 2, no. 1066, (2008), p. 20 à 34.

¹³⁹ Cette conquête sera d'ailleurs glorifiée et représentée par l'art réaliste russe, notamment par les peintures historiques à grande échelle de Vassili Sourikov ; State Russian Museum of St.Petersburg, Yermak's Conquest of Siberia by Vassili Sourikov, 1895 (2020), Sur le site *Google Arts & Culture* [site Web], consulté le 15 avril 2020, <https://bit.ly/2V4bW7B>

¹⁴⁰ A. Kappeler et G.G. Imart, *La Russie, empire multiethnique*. Paris, Institut d'études slaves, 1994, p. 235.

¹⁴¹ Tuyara Tumusova, « L'identité juridique des peuples autochtones de Iakoutie et le droit russe », *Droit et cultures*, vol. 77, (2019), p. 171.

juridique sert à déterminer les droits et les obligations des peuples autochtones envers l'état et classe les populations en trois groupes distincts : sédentaires, nomades et errants¹⁴². Pour Boris Chichlo, cette législation s'avère « respectueuse de leurs habitudes » et permet « l'application du droit coutumier dans la vie de tous les jours » ainsi que la liberté de culte jusqu'à l'ère soviétique¹⁴³. Il mentionne également que la législation interdit aux étrangers russes venus de l'ouest de « s'installer sur les territoires appartenant aux sociétés autochtones et d'y pratiquer la chasse ou la pêche sans leur autorisation »¹⁴⁴. La charte incluait également le droit de posséder des terres. Or, ce droit était conditionnel à la sédentarisation des peuples. De plus, il faut mentionner que les droits autochtones étaient conditionnels à des responsabilités, dont la *yassak*, une taxe ou tribut versé en fourrures ou autres ressources. Ce faisant, le traité de 1822 s'avère être le pan pratique d'une assimilation paternaliste et mercantile des populations autochtones de Sibérie et il ne peut être perçu comme « respectueux » que dans l'optique d'une étude comparative avec le traitement réservé aux populations autochtones de Sibérie sous l'ère soviétique¹⁴⁵.

Un dernier élément est essentiel à la compréhension du fait colonial russe sibérien et de son rapport avec les peuples conquis. Il s'agit du bras armé du projet colonial russe, soit les troupes cosaques. Les cosaques sont un groupe militaire situé en marge des limites de l'Empire russe. Constitués de peuples de différentes origines – leur souche étant turco-mongole pour la plupart – ils représentent un groupe social distinct¹⁴⁶. Ils constituent des

¹⁴² *Ibid.*

¹⁴³ Boris Chichlo, *op. cit.*

¹⁴⁴ *Ibid.*

¹⁴⁵ *Ibid.*

¹⁴⁶ Ledonne, *op. cit.*, p. 21.

communautés politiques autonomes hors des cadres nationaux et vivent de mercenariat et de pillage. Leur nature aventurière fait d'eux des maîtres du bassin de la mer Noire et du nord du Caucase, qu'ils connaissent pour l'avoir sillonné à de nombreuses reprises. Ce faisant, c'est à eux qu'Ivan IV fait appel pour entamer la conquête de l'ouest. Ils mènent les expéditions ou guident les troupes russes en territoire hostile. Les cosaques, notamment ceux du Don, deviendront un avantage pour l'Empire russe qui saura tirer parti de leur connaissance du territoire et de leur qualité de « garde-frontière ».

Le Caucase

Au début du XIX^e siècle, le Caucase représente une sorte de zone tampon entre la Perse et la Russie ainsi que pour les ambitions de cette dernière vers l'Asie centrale. Tout comme pour la Sibérie, la conquête du Caucase s'effectue en deux temps : d'abord sous l'impulsion autonome des cosaques et ensuite par l'armée russe elle-même¹⁴⁷. En 1783, la Géorgie orthodoxe signe un traité de protection avec la Russie de Catherine II (qui vient d'annexer la Crimée) puisqu'elle entretient un voisinage hostile avec des peuples musulmans au sud (Daghestan). Ainsi, les Russes entreprennent une série d'expéditions militaires afin de prendre le contrôle de cette région montagneuse. Pour ce faire, ils établissent une route militaire dans le Caucase pour acheminer leur artillerie puisqu'ils y sont opposés à des groupes de montagnards très mobiles qui connaissent bien le territoire¹⁴⁸. S'en suivra l'annexion de la Géorgie en 1801, suivi de la première guerre russo-perse entre 1804-1813¹⁴⁹. Le traité de Golestan en 1813 ralentit momentanément les

¹⁴⁷ Moshe Gamme, *Muslim Resistance to the Tsar: Shamil and the Conquest of Chechnia and Daghestan*, Frank Cass & Co. Ltd, Londres, 1994, p. 1.

¹⁴⁸ Voir route militaire géorgienne dans la couche *Route*.

¹⁴⁹ Hopkirk, *op. cit.*, p. 136.

ambitions russes, mais la Russie attend « patiemment » une occasion de repousser sa frontière avec la Perse¹⁵⁰. Le traité de 1813 demeurerait vague quant à la souveraineté d'un territoire compris entre Erevan et le lac Sevan (voir carte). Ainsi, le général Yermolov¹⁵¹ et ses troupes s'emparent de cette région, mais « sous-estimèrent leurs propres capacités à résister à la riposte des Perses » commandés par Abas Mirza¹⁵². C'est qu'à ce moment, les Russes étaient également impliqués dans le conflit qui opposait les indépendantistes grecs et les Ottomans¹⁵³. Ce faisant, les effectifs russes sont amoindris en plus d'être désorganisés par la récente mort du Tsar Alexandre 1^{er} (décembre 1825)¹⁵⁴. Abas Mirza en profita pour déferler dans le Caucase avec une armée de 30 000 hommes mettant en déroute Yermolov et se rendant jusqu'aux portes de Tbilissi¹⁵⁵. Les Anglais auraient même des intérêts dans cette offensive puisque, dans l'optique du *Grand Jeu*, ils redoutent que la Russie n'obtienne davantage d'influence dans les régions périphériques de l'Inde. Suite à cet échec, Yermolov sera relevé et remplacé par le comte Paskievitch¹⁵⁶. Yermolov perd la confiance de ses supérieurs, mais garde à jamais celui de ses soldats qui, selon Hopkirk, pleurèrent son départ¹⁵⁷. Paskievitch renverse rapidement la vapeur et prend plusieurs villes dont Erevan où il sera nommé comte par le Tsar lui-même. L'extension de la conquête du Caucase est donc un débouché sur la mer Noire ainsi que la création d'une zone frontalière avec les empires perse et ottoman. Les Britanniques ne pourront pas

¹⁵⁰ *Ibid.*

¹⁵¹ Voir couche *Agent* pour Yermolov.

¹⁵² *Ibid.*

¹⁵³ *Ibid.*, p. 138.

¹⁵⁴ *Ibid.*

¹⁵⁵ *Ibid.*

¹⁵⁶ Yermolov était le gouverneur de la Géorgie, il croit que l'ensemble du Caucase est destiné à devenir russe et que l'existence de communautés musulmanes, chrétiennes ou païennes indépendantes ou rebelles est incompatible avec la sécurité de ses sujets ; Moshe Gamme, *op. cit.*, p. 29-30.

¹⁵⁷ Hopkirk, *op. cit.*, p. 136.

intervenir puisqu'officiellement ils étaient toujours alliés aux Russes en fonction du traité de Paris¹⁵⁸. La réédition de la Perse est conclue selon le traité de Turkmenchaï en 1828 qui impose des tarifs d'importation très bas à la Perse, ce qui fragilise grandement son économie et permet d'augmenter la part d'exportations russes vers la Perse et de matières premières vers les industries russes¹⁵⁹. Les provinces d'Erevan et de Nakhitchévan devinrent officiellement russes¹⁶⁰. Suite à la guerre, le pouvoir du tsar Nicolas 1^{er} était bien établi sur la majeure partie de la région du Caucase dont l'Arménie et la Géorgie et ces régions avaient été officiellement intégrées à l'Empire russe¹⁶¹. Cette guerre marque également l'importante transition de la Perse de l'influence britannique à celle russe. Comme nous avons pu le constater plus tôt, ce protectorat russe sur la Perse est déterminant pour la poursuite des intérêts des tsars vers l'Asie centrale. L'annexion du Caucase répond également à une certaine logique commerciale. En effet, les marchands russes, actif dans le trafic d'esclaves et sur les échanges de ressources venues d'Asie ou d'Europe, veulent des routes plus sûres. La région montagneuse est effectivement occupée par des pillards et montagnards difficiles à mettre en échec. La paix d'Andrinople est également signée avec les Turcs en 1829, ce faisant, la Russie peut maintenant se tourner vers les montagnards afin de sécuriser les routes commerciales. Dans les années 1830-1859, les populations du Caucase résisteront farouchement aux troupes russes, pourtant

¹⁵⁸ Il s'agit du traité de Paris de 1814 de l'abdication de Napoléon qui sera actualisé après les 100 jours et la bataille de Waterloo.

¹⁵⁹ Hopkirk, *op. cit.*, p. 111.

¹⁶⁰ *Ibid.*

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 179.

supérieures en nombre et en équipement¹⁶². Pour mieux comprendre cette période, encore faut-il comprendre la réalité géographique du Caucase :

Il est généralement admis que d'un point de vue géologique, les montagnes du Caucase divisent l'Europe et l'Asie, elles s'étendent sur plus de 1100 kilomètres entre la péninsule de Taman à l'Ouest et la mer Caspienne à l'Est. Sa largeur (du nord au sud) varie entre 32 et 182 kilomètres et son plus haut point est le mont Elbrous, un volcan éteint aux sommets de 5629 et 5593 mètres. Les différents sommets alternent entre forêts denses et montagnes glacées¹⁶³.

La région nord-est qui nous intéresse est composée du Daghestan, une étendue rocheuse et difficilement accessible, et la Tchétchénie, une région fortement boisée. Ces deux régions se caractérisent donc par une quantité considérable d'obstacles naturels rendant les routes et communications quasi impossibles pour les étrangers. En plus des Daghestanais et Tchétchènes, on retrouve une vingtaine de peuples différents dans les montagnes du Caucase¹⁶⁴. Ces peuples sont mécontents de la présence russe puisqu'elle bouleverse profondément leur mode de vie traditionnelle et économique, notamment le trafic d'esclaves avec l'Empire ottoman dorénavant interdit¹⁶⁵. On impose des taxes, force les habitants à fournir les soldats russes en nourriture et autre, impose des corvées de maintiens des routes et prive certains groupes de leurs terres¹⁶⁶. De plus, on introduit l'alcool de manière massive¹⁶⁷. Sa consommation est en contradiction directe avec les valeurs des sociétés locales. Ce faisant, l'armée russe entreprend des expéditions punitives pour « pacifier » certaines localités. Or, l'armée russe rencontre plusieurs problèmes. D'abord, sa nature même est incompatible à la lutte dans les montagnes :

¹⁶² Eric Hoesli, *À la conquête du Caucase : Épopée géopolitique et guerres d'influence*, Paris, Éditions des Syrtes, 2006, 686 p.

¹⁶³ Gamme, *op. cit.*, p. 12.

¹⁶⁴ On y retrouve notamment plus de 30 groupes ethnolinguistiques différents ; Gamme, *op. cit.*, p. 18.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 40.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 41.

¹⁶⁷ *Ibid.*

The Russians were the mountaineer's exact opposites in every conceivable way. They were heavy and slow; they depended on, and were hampered by, long trains of supplies (logistics, never the strong point of the Russian army, often collapsed in the extremely difficult terrain of the Caucasus); they relied on infantry and firepower (artillery); and rigid discipline and robot-like execution orders worked against personal initiative¹⁶⁸.

De plus, les officiers des classes plus aisées utilisent leur grade à des fins personnelles afin d'obtenir pouvoir et richesse lors d'expéditions « privés »¹⁶⁹. L'armée russe du Caucase est donc rongée par la corruption et convaincue, à l'image des récentes guerres européennes, qu'une seule supériorité numérique et technique suffit à mettre un ennemi en échec. Ainsi, lorsque les imams daghestanais déclarent le jihad aux Russes, ces derniers s'engagent dans une longue guerre de maquis qui minera durablement leur prestige et leur force militaire dans le Caucase. Un personnage en particulier inquiète les Russes, il s'agit de l'Imam Shamil, une figure religieuse-militaire qui connaît une rapide ascension et devient le chef de l'insurrection du Nord-est caucasien¹⁷⁰. Les troupes russes sont forcées de délaisser une partie du territoire qui devient un État musulman organisant ses affaires financières, politiques et militaires. En 1856, le tsar Alexandre II décide de mettre un terme à la résistance du Caucase et d'y consacrer 200 000 hommes. Deux ans plus tôt, Dimitri Milioutine avait soumis un mémoire dans lequel il recommandait redoubler les efforts militaires et d'augmenter les hommes dans la région, croyant pouvoir tirer profit de la situation en Crimée¹⁷¹. Son mémoire sera pris au sérieux et il sera nommé assistant du nouveau commandant du Caucase, Bariatinski¹⁷². Les Russes lancent une série d'assauts qui forcent la résistance à se disperser, les offres de capitulations de Chamil ne

¹⁶⁸ *Ibid.*

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 25.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 22.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 278.

¹⁷² *Ibid.*, p. 279.

sont pas acceptées ; les Russes souhaitent une victoire décisive. Chamil sera capturé puis exilé en Russie dès 1859. Selon l'historiographie, la présence de Milioutine et la fin de la guerre de Crimée représentent deux facteurs d'échecs importants de l'insurrection. En effet, cette dernière aurait espéré une aide de l'Empire ottoman qui n'est jamais arrivée, ce qui aurait gravement miné le moral des troupes¹⁷³. À partir de 1865, on peut juger que les dernières poches de résistance ont été pacifiées et que les Russes exercent un pouvoir effectif (quoique toujours incomplet) dans le Caucase¹⁷⁴.

La conquête du Caucase s'inscrit à la fois dans les ensembles conceptuels de la *Question d'Orient* et du *Grand Jeu* puisqu'elle oppose la Russie impériale aux peuples locaux et aux empires perse et ottoman. L'avancée russe vise à obtenir le contrôle des détroits, nécessaire au contrôle maritime et commercial (le commerce des céréales notamment). Ses ambitions seront freinées par la guerre d'Orient ou guerre de Crimée qui, plus qu'une défaite militaire, devient un lourd rappel du retard industriel qu'accuse maintenant la Russie sur les puissances européennes (France et Angleterre)¹⁷⁵. Quoi qu'il en soit, la conquête du Caucase représente le deuxième axe de pénétration coloniale russe qui pave la voie vers les relations diplomatiques et commerciales avec le Moyen-Orient.

L'Asie centrale

« Le flambeau de la civilisation » ; les écrits de Blaramberg

Finalement, la conquête de l'Asie centrale représente le troisième axe d'expansion coloniale ainsi que celui sur lequel se penche les rapports du renseignement militaire

¹⁷³ *Ibid.*, p. 291.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 267.

¹⁷⁵ Pour la guerre de Crimée, voir la couche *Militaire*.

utilisés dans cette analyse¹⁷⁶. Cette conquête s'effectue à partir de la ligne d'Orenbourg ceinturant le territoire Kazakh au nord. Il s'agit d'une série de fortifications construites pour endiguer d'éventuels raids des populations nomades tels que les invasions mongoles et tatares survenues dans le passé¹⁷⁷. Ainsi, le SIG présente une Russie des années 1830-1840 dont la frontière avec l'Asie centrale (actuel Kazakhstan) est très loin au nord. Quelques routes commerciales pénètrent le territoire pour se rendre vers les khanats¹⁷⁸ de Khiva, Boukhara et Kokand. Déjà, au XIX^e siècle, Pierre le Grand réfléchissait à la possibilité d'une conquête de ce territoire. Or, elle passait d'abord par la conquête du Caucase qui, comme nous l'avons vu, s'est empêtrée jusque dans les années 1860. C'est plutôt à travers les territoires kazakhs et par l'entremise de la Perse et de l'Afghanistan que cette conquête s'effectuera. Posté en Perse, où l'influence de la Russie se fait de plus en plus effective après 1828, l'agent Blaramberg souligne l'aspect colonialiste de l'entreprise russe avec ces propos « parlons d'abord d'un principe, c'est que la destinée de la Russie semble être de porter le flambeau de la civilisation dans les régions de l'Asie limitrophe des immenses possessions dans cette partie du globe, son influence morale doit donc y pénétrer et s'y affermir de plus en plus¹⁷⁹. En effet, la dimension coloniale de l'expansion russe vers le sud et l'est tend à être diminuée par son caractère continental. Malgré l'absence de politique outre-mer, il s'agit bel et bien d'une « continuité

¹⁷⁶ Le concept même d'Asie centrale est complexe en ce qu'il signifie, regroupe et exclut. Nous ne pouvons le détailler dans ce mémoire et référerons donc à un ouvrage pertinent en la matière : Svetlana Gorshenina, *L'Invention de l'Asie centrale, Histoire du concept de la Tartarie à l'Eurasie*, Genève, Droz, 2014, 704 p.

¹⁷⁷ Voir couche *Militaire*.

¹⁷⁸ Le terme khanat fait référence à un territoire dirigé par un khan (chef), il s'agit de l'héritage des peuples turco-mongols.

¹⁷⁹ RGVIA, F. 446. Op.1, D.25, L.2 ob.

territoriale » même si le désert du Turkestan joue le rôle d'une « mer à franchir »¹⁸⁰. Ainsi selon Marc Ferro l'expansion territoriale et la colonisation ne font qu'un dans le cas de la Russie, spécialement dans les khanats d'Asie centrale¹⁸¹. Blaramberg ajoute ainsi des critères civilisationnels pour justifier l'expansionnisme russe vers l'Inde, en passant par Boukhara, et Khiva jusqu'aux régions près de l'Afghanistan. Il s'agirait alors non pas d'un empire qui veut s'emparer de la colonie d'un autre, mais plutôt de la rencontre des ambitions coloniales continentales des empires russes et britanniques¹⁸². Ce qui motive les Russes, c'est surtout l'attrait des ressources premières nécessaires au développement de leurs activités manufacturières. Blaramberg ajoute :

L'essor brillant qu'on prit [*sic*] ses manufactures et ses fabriques depuis le règne de notre auguste souverain actuel (Nicolas 1^{er}) [exigeront] avec le temps, des débouchés immenses pour faire écouler ses productions qui augmentent d'année en année. Car comme l'Europe lui est pour ainsi dire fermée (quant à ses productions ouvrières au moins) par suite de la concurrence de tous les états [*sic*] de cette partie du monde, la Russie doit fixer ses yeux sur l'Asie qui lui offre encore un vaste débouché¹⁸³.

Effectivement, l'économie russe avait longtemps reposé sur un fort commerce intérieur, mais au début du XIX^e, le commerce extérieur commence également à croître. Il s'agit cependant d'un développement relativement tardif si on le compare aux puissances industrielles ouest-européennes (Angleterre, *Zollverein*, France, etc.) de par « la lenteur du développement des transports (bateaux à vapeur et chemin de fer) et l'incompatibilité des structures sociales »¹⁸⁴. Comme ces puissances en sont à un stade plus avancé de développement industriel, seuls les produits primaires (bois, chanvre, lin, céréales) russes

¹⁸⁰ *Ibid.* ; Référence à la thèse de Marc Ferro ; « Colonialisme russe-soviétique et colonialismes occidentaux : une brève comparaison », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, vol. 26, no. 4, (décembre 1995), p. 75 à 80.

¹⁸¹ *Ibid.*

¹⁸² Serguei Dmitriev, *op. cit.*, p. 27.

¹⁸³ RGVIA, F. 446. Op.1, D.25, L.1.

¹⁸⁴ Riasanovsky, *op. cit.*, p. 374-375.

parviennent à être exportés sur les marchés européens¹⁸⁵. Les produits manufacturés sont déjà présents en grande quantité, il faut donc se tourner vers les territoires d'Asie du Sud et de l'Est pour écouler ces marchandises qui y sont en demande. La concurrence est élevée entre celles russes et anglaises. Le transport sur l'Indus représente d'ailleurs un vecteur de commerce important pour les Anglais alors que le contrôle de Khiva est un point de pivot essentiel pour les caravanes russes comme en témoigne l'extrait de Blaramberg : « Une fois que la Grande-Bretagne aurait établi une navigation de bateaux à vapeur sur l'Indus, elle inondera alors tout l'Afghanistan des produits de ses manufactures et s'ouvrira ensuite des débouchés dans le Khorassan, la Turcomanie, la Bouhkarie et l'Asie centrale »¹⁸⁶. Ainsi, la route vers l'Inde se dessine également en fonction d'impératifs commerciaux, entre deux empires qui luttent pour la préséance de l'important marché asiatique puisque Blaramberg déclare que « les choses pourraient changer si la Grande-Bretagne réussit à exécuter les vastes projets qu'elle médite contre l'Afghanistan »¹⁸⁷. Ainsi, un accès à l'Asie centrale remplirait le double objectif d'alimenter l'économie russe tout en faisant obstacle à l'Angleterre, son principal rival économique dans la région. La décennie 1860 se caractérise donc par une poussée militaire russe en Asie centrale. Ayant essuyé une cuisante défaite en Crimée en 1856, les Russes doivent momentanément laisser tomber leurs aspirations stratégiques en mer Noire et débutent la conquête des khanats d'Asie centrale.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 375.

¹⁸⁶ RGVIA, F. 446. Op.1, D.25, L.4-4 o.b.

¹⁸⁷ *Ibid.*, L. 2 o.b.

Un jeu d'influence

Les écrits de Blaramberg apportent deux éclairages distincts. D'abord il faut inclure l'influence qu'exerce la Russie sur la Perse à partir de 1828 (traité de Turkmentchai) comme un axe de pénétration vers l'Asie centrale. La Russie n'est cependant pas la seule nation à exercer une influence sur la Perse. L'Angleterre y est également présente afin d'assurer l'intégrité de sa colonie indienne par le biais d'alliances et traités. En 1808 les Britanniques signent une alliance avec les Perses dans l'optique de contrecarrer les plans de Napoléon en Asie¹⁸⁸. Ensuite, la politique anglaise passe d'une collaboration mutuelle parfois passive suite à la guerre russo-persane de 1828-1829 à une « confrontation diplomatique croissante » qui culmine avec la guerre anglo-persane de 1857¹⁸⁹. Dans les archives, on apprend que l'Angleterre fournit parfois des armes à la Perse bien que ce soit davantage l'Afghanistan qui l'intéresse comme État-tampon au nord de sa colonie indienne. Ainsi, l'Angleterre aura une influence modérée sur la Perse puisque c'est surtout l'attitude de cette dernière envers l'Afghanistan qui peut l'inquiéter.

Du côté français, déjà sous Napoléon, la Perse était dans la mire de l'Empereur pour des raisons stratégiques. L'expédition diplomatique de Jaubert tente d'en fixer les balises par un travail de diplomatie et de renseignement. En 1807, Napoléon signe un traité d'alliance (le traité de Finkenstein) avec l'ambassadeur perse; ce traité est conditionnel à la rupture des relations diplomatiques entre la Perse et l'Angleterre. Les thèses des ambitions napoléoniennes sur l'Inde ayant déjà été discutées dans la section [historiographie](#), disons simplement qu'à ce moment, l'Empereur français nouvellement

¹⁸⁸ Alexey Tereshchenko, *op. cit.*, p. 94.

¹⁸⁹ « British Influence in Persia in the 19th Century (2020) », *Encyclopaedia Iranica*, [site Web], consulté le 18 avril 2020, <https://bit.ly/2KAYp1t>

allié avec celui russe entrevoyait une conquête de l'Inde grâce à une armée qui passerait par la Perse. Le général Gardane est chargé de faire ratifier le traité par le Shah, mais Napoléon signe entretemps le traité de paix de Tilsit avec les Russes. Ainsi, il rend caduque la mission diplomatique; les Perses cherchaient justement un allié européen contre l'avancée russe dans la région! L'ambassade se rendra tout de même en Perse et y effectua un grand travail de recherche dont découlent de nombreux ouvrages scientifiques sur la culture, les arts, la langue et autres aspects de la société persane de l'époque¹⁹⁰. En 1809, l'ambassade quitta la Perse et les relations entre la France et la Perse furent rompues¹⁹¹.

La campagne d'Hérat

Dans les archives du renseignement militaire russe, la campagne d'Hérat en 1837-1838 occupe une place prépondérante. Plusieurs officiers russes y sont impliqués puisque l'issue de la campagne s'avèrerait déterminante pour la géopolitique de la région. En 1838, l'Afghanistan représente l'État-tampon par excellence entre les Russes et les Indes britannique. Elle est également en proie à des luttes de pouvoir internes entre eux clans rivaux : les Sadozai et les Barakzai. Ces derniers ont pris le dessus en 1823 sur l'Empire Duranni pour fonder l'émirat d'Afghanistan sous la gouverne de Dost Mohammed Khan¹⁹². En filigrane, les Perses nourrissent l'objectif de reprendre ce qui avait autrefois été l'une de leurs provinces, soit une partie de l'Afghanistan et l'est du Khorassan (voir carte)¹⁹³. Ainsi, pour les Russes, la prise d'Hérat par les Perses permettrait de s'assurer un

¹⁹⁰ David Vinson, « Napoléon en Perse : genèse, perspectives culturelles et littéraires de la mission Gardane (1807-1809) », Dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 109, no. 4, (2009), p. 871 à 897.

¹⁹¹ *Ibid.*

¹⁹² Voir couche *Agents*.

¹⁹³ Hopkirk, *op. cit.*, p. 193.

« point de pivot » par lequel transiter dans l'Ouest afghan en plus de se débarrasser des contraintes que représentent les « infranchissables barrières du désert, les montagnes et les tribus hostiles »¹⁹⁴. En effet, dans les fameuses thèses de Kinneir, une des routes d'accès vers l'Inde passe par Hérat puis par la passe de Khyber pour atteindre le nord du Pendjab puis l'Inde. Le siège d'Hérat par l'armée perse, assistée de conseillers russes, fut cependant long et sans succès. En effet, les Britanniques, qui avait déjà un agent (Pottinger) à l'intérieur des murs, décidèrent d'intervenir en lançant une offensive en Perse sur l'île de Kharg afin de détourner l'attention du Shah en plus de faire pression sur le ministre des Affaires étrangères russe Karl Robert von Nesselrode afin qu'il exige que cesse l'activité des conseillers militaires russes auprès du Shah¹⁹⁵. L'expédition débute l'année précédente en 1837, mais se termine rapidement par un retrait vers Téhéran. Une nouvelle armée est levée, il s'agit d'une armée persane assistée (à un certain moment) d'officiers russes dont Blaramberg et le compte Simonich. Lors de cette expédition, les renseignements russes laissent croire que la prise de la ville sera rapide et sans équivoque. Selon les informations de Blaramberg, Herat tombera sous peu face au Shah. Il croit même que la « ville sera prise sans brûler une amorce (sans tirer un coup de fusil)¹⁹⁶ ». Pourtant, Blaramberg décrit, de manière cynique, une armée persane mal organisée, mal entraînée et en manque de ressources. Pour les Britanniques, force est de constater que l'influence russe en Perse augmente considérablement depuis sa victoire et son avancée territoriale de 1828-1829. Ce faisant, la prise d'Hérat aurait pour conséquence de rapprocher dangereusement l'influence russe de la colonie indienne, un scénario craint par une partie

¹⁹⁴ *Ibid.*

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 209.

¹⁹⁶ RGVIA, F. 446, Op.1, D.16, L.3.

de l'administration coloniale britannique. Deux camps s'opposent quant à l'attitude à adopter pour la défense de la colonie indienne ; une politique défensive (*backward policy*) misant sur une série d'alliances qui endigue la possibilité d'une invasion militaire de l'Inde et une politique agressive (*forward policy*) misant sur une tactique plus offensive de prise de possession des états limitrophes au nord de l'Inde afin de mieux contrôler leur allégeance¹⁹⁷. Pour les tenants de la politique défensive, l'idée contraire leur apparaît guidée par la paranoïa d'une invasion russe semblant pour ainsi dire improbable. Or, selon l'historien Alexey Tereshchenko, la plupart des officiers anglais en poste en Inde « étaient convaincus que leur gouvernement se montrait trop mou face à la menace russe » et qu'il était trop facile de mettre le pied dans les khanats d'Asie centrale et d'y écouler leurs marchandises, la politique défensive relèverait donc davantage d'officiers supérieurs de la colonie ou de politiciens à Londres œuvrant trop loin des réalités coloniales¹⁹⁸.

Plusieurs mémoires sont publiés à l'époque. Parmi ceux-ci, celui d'Arthur Connolly en 1829 qui « tira la conclusion que la clé de la sécurité de l'Inde était l'Afghanistan, qu'il fallait donc unifier sous l'autorité d'un seul chef capable de résister aux Russes »¹⁹⁹. Ce dernier croit même que le khan d'Hérat serait un candidat potentiel pour gouverner l'Afghanistan selon les intérêts britanniques²⁰⁰. Ainsi, la campagne d'Hérat aura une influence considérable puisqu'une partie du *Grand Jeu* y est « joué ». En ayant perdu le pari de prendre Hérat au moment où elle semblait le plus vulnérable, les Russes ont raté une occasion d'affermir leur influence dans la région et ont plutôt convaincu les sceptiques de la politique offensive. Cette fois, les Britanniques sont

¹⁹⁷ Hopkirk, *op. cit.*, p. 303.

¹⁹⁸ Tereshchenko, *op. cit.*, p. 27.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 103.

²⁰⁰ *Ibid.*

effectivement convaincus qu'il est nécessaire de prendre l'Afghanistan et y installer un gouvernement fantoche afin d'endiguer l'influence russe pour de bon. La frontière nord-ouest de l'Inde est gardée par les Sikhs du Pendjab avec à leur tête Ranjit Singh. Cette communauté hautement militarisée, sans être sous contrôle britannique direct, représente tout de même son bras armé. Un peu à la manière des cosaques au Caucase, les sikhs entreprennent spontanément la prise des territoires afghans, mais les Britanniques décident de lancer une attaque conjointe en 1839 afin de prendre Kaboul et d'installer Shah Shujah, ancien dirigeant Sadozai sur le trône²⁰¹. La guerre anglo-afghane se soldera par une victoire afghane en 1842²⁰². Il est donc capital de comprendre le rôle d'Hérat comme point de pivot pour le contrôle de cette région, son emplacement (central) entre le futur Turkestan russe, la Perse, l'Afghanistan et l'Inde britannique en plus des routes commerciales qui transitent par cette ville, autrefois considérée comme la « perle de l'Orient » pour son art, en font un carrefour stratégique²⁰³.

La colonisation effective ; création du Turkestan russe

L'historiographie divise généralement la période du *Grand Jeu* entre trois phases distinctes²⁰⁴. D'abord, la phase 1801-1829 se caractérisant par les projets de grandeur de l'Empereur Paul 1^{er}, la conquête progressive du Caucase par les Russes et les tentatives britanniques de conclure des alliances défensives avec les Perses. La première phase se conclut par le traité de Turkmenchai par lequel les Russes obtiennent une influence

²⁰¹ William Dalrymple, *op. cit.*, p. 28.

²⁰² Voir la couche *Militaire*.

²⁰³ Hérat sera brièvement conquise par les Perses en 1857, puis reprise par les Afghans dans ce qui deviendra un protectorat britannique, voir couche *Militaire*.

²⁰⁴ Les balises de ces phases sont généralement admises, mais c'est Alexey Tereshchenko qui en fait l'usage ; Alexey Tereshchenko, *op. cit.*, p. 27.

considérable sur la Perse. La deuxième phase se déroule entre 1829 et 1858 et se caractérise par une paranoïa générale de part et d'autre des camps britannique et russe. Une action britannique en entraînant une russe et vice versa, la conquête des khanats devient une réaction au projet britannique d'un Afghanistan uni représentant un rempart efficace contre l'avancée russe vers l'Inde. Lors de cette phase, la conquête d'Hérat devient un point litigieux entre les deux puissances comme nous l'avons vu plus haut. L'expédition britannique en Afghanistan entre 1839 et 1842, bien qu'elle se solde par une défaite, est toutefois suffisante pour inciter l'état-major russe à raffermir son emprise plus au sud vers les khanats d'Asie centrale. Sur la carte, nous pouvons voir une frontière claire à la ligne d'Orenbourg. Son gouverneur, Perovski, s'employa donc à lancer des expéditions en territoire kazakh afin d'établir des avant-postes plus près des frontières des khanats de Khiva, Boukhara et Kokand (Figure 7). Pour ce faire, il lui fallait un prétexte afin que les mécanismes diplomatiques ne puissent légitimer une riposte britannique proportionnelle à ses ambitions. Ce prétexte, les Russes le trouvèrent dans l'hostilité des khans et leur manque de respect à l'égard des traités, mais surtout dans la présence d'esclaves russes, notamment à Khiva²⁰⁵. Deux agents seront envoyés dans les khanats en mission diplomatique pour y recueillir du renseignement. Il s'agit de Piotr Ivanovitch Demezou et d'Ivan Viktorovitch Vitkévitche²⁰⁶. Les deux réussirent à se rendre à Boukhara, mais Vitkévitche fit plus : il entra en contact avec Dost Mohamed d'Afghanistan

²⁰⁵ Pour comprendre la distinction juridique et sociale entre servage, esclavage et prisonniers dans l'Empire russe et précisément en Asie centrale à partir des archives russes des actes anciens (RGADA) : Alessandro Stanziani, *Esclaves et captifs en Russie et en Asie centrale (XVI^e-XIX^e siècles)* dans Fabienne P. Guillén, Salah Trabelsi dir, *Les esclavages en Méditerranée : Espaces et dynamiques économiques*, Madrid, Casa de Velázquez, 2012. 256 p.

²⁰⁶ Voir la couche *Agents*.

et réussit à initier des pourparlers afin d'accroître l'influence russe. Cette manière de faire était cependant contradictoire à la diplomatie traditionnelle, en plus de confronter

directement l'agent britannique Alexander Burnes²⁰⁷. Ce faisant, le ministre des Affaires Étrangères russe Nesselrode décida de le rappeler. En 1839, une expédition fut lancée contre Khiva afin de contrecarrer l'avancée britannique en Afghanistan la même année.



Figure 7 : Limites de l'Empire russe

Une armée de 5000 hommes quitta Orenbourg, mais ne put se rendre jusqu'à Khiva en raison des maladies et du manque de ressources²⁰⁸. Même si les marchands russes commencent à remarquer l'omniprésence de ceux britanniques dans la région de Khiva (rappelant la nécessité d'une annexion militaire de la part des Russes), la Guerre de Crimée

²⁰⁷ Vitkévitich et Burnes devinrent des icônes du *Grand Jeu*, leur affrontement relève du romantisme puisqu'à leur rencontre, il se noue une grande amitié rendue impossible entre les deux hommes de par la nature même de leurs missions. Grands voyageurs et polyglottes, les deux hommes cherchaient à attirer l'Afghanistan dans la sphère d'influence de leur nation respective. Plusieurs récits de cette histoire ont été publiés puisqu'elle représente un tournant dans l'histoire du *Grand Jeu* ; Alexey Tereshchenko *op. cit.*, p. 108-109; William Darlymple, *op. cit.*, p. 131-158; Peter Hopkirk *op. cit.*, p. 165-174.

²⁰⁸ Alexey Tereshchenko *op. cit.*, p. 113-114.

et les révoltes dans le Caucase causaient trop de trouble à l'Empereur pour être en mesure de déployer des effectifs conséquents en Asie centrale.

C'est donc lors de la troisième phase du *Grand Jeu* que s'accomplira la prise militaire effective des khanats d'Asie centrale par la Russie. Cette période s'échelonne de 1858 (fin de l'insurrection des cipayes) jusqu'à 1885, date à laquelle les frontières entre la Russie et l'Inde se rapprochèrent le plus dans l'histoire du *Grand Jeu*, mais furent tout de même fixées grâce à la diplomatie²⁰⁹. Quelques facteurs favorisent l'avancée définitive de la Russie en Asie centrale. D'abord, l'homme d'État prussien Bismarck, qui jouit déjà d'une certaine influence en Europe, tente d'encourager la percée russe en Asie centrale pour les tenir loin de la politique européenne²¹⁰. Ensuite, la guerre civile américaine et l'abolition de l'esclavage provoquèrent une flambée des prix du coton et redirigèrent la production vers les centres mineurs de production tels que l'Afrique de l'Ouest, le Brésil, l'Égypte, mais également l'Inde et le Turkménistan (Khiva et Boukhara)²¹¹. La « grande offensive russe au Turkestan » débute donc en 1862 par la prise de la forteresse de Pichpek puis de Tachkent, en 1865, et Samarcande, en 1868²¹². Ainsi, Boukhara, Khiva et Kokand furent graduellement mis sous protectorat militaire russe entre 1868 et 1873²¹³. L'année 1866 aboutit également à la création du Turkestan russe, une entité coloniale d'administration russe rassemblant les territoires conquis des anciens khanats²¹⁴. Bien que

²⁰⁹ Pour cette période voir; Van Dijk, K, *Pacific Strife*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2015, p. 147 à 165; Johnson, R. A, « Russians at the Gates of India? Planning the Defence of India, 1885-1900 », *The Journal of Military History*, vol. 67, no. 3, (2003), p. 697-743.

²¹⁰ Stone, James, « Bismarck and the Great Game: Germany and Anglo-Russian Rivalry in Central Asia, 1871-1890 », *Central European History*, vol. 48, no. 2, (2015), p. 151-175.

²¹¹ Beckert, Sven, « Emancipation and Empire: Reconstructing the Worldwide Web of Cotton Production in the Age of the American Civil War », *The American Historical Review*, vol. 109, no. 5, (2004), p. 1405-1438.

²¹² Alexey Tereshchenko, *op. cit.*, p. 135-136.

²¹³ *Ibid.*

²¹⁴ L'historiographie du Turkestan russe bénéficie d'un ouvrage très complet qui propose une étude sur la rencontre coloniale créée par le Turkestan, mais également par sa marginalité mémorielle, la construction

cette période dépasse largement le cadre de notre analyse, elle représente tout de même le troisième axe de pénétration coloniale russe en Asie.

La compréhension de l'avancée russe en Asie centrale justifie la politique agressive pratiquée par les Britanniques. Or, il ne faudrait surtout pas ignorer les dissensions dans l'opinion publique russe au sujet du projet colonial. Tereshchenko rappelle avec justesse que l'avancée des frontières, tant britanniques que russes, relevait surtout des officiers frontaliers en quête d'ascension sociale²¹⁵. Or, la perspective de savoir la frontière russe toujours plus au sud n'était pas sans déplaire au Tsar. La société russe étant divisée entre slavophiles et occidentalistes, le *Grand Jeu* implique un détournement de la question européenne vers celle des steppes d'Asie centrale²¹⁶. Ainsi, le projet colonial russe relèverait des strates supérieures du pouvoir qui n'en dessina jamais un portrait global afin d'éviter de se retrouver embourbé dans les mécanismes de la diplomatie internationale et confronté directement aux empires coloniaux rivaux. Or, c'est précisément la demi-mesure de l'avancée russe en Asie qui provoqua ce jeu politique auquel se livrèrent Russes et Britanniques pendant plus de cent ans. C'est que, comme nous l'avons vu, la politique coloniale russe varie en fonction d'intérêts, opportunités et visions (celle des différents tsars) en réaction au contexte géopolitique global. Ainsi, le tsar et ses ministres concernés ne feraient qu'encadrer globalement la politique coloniale, en s'assurant de lui fournir les ressources nécessaires lorsqu'une opportunité semble se présenter et en retirant les pions jugés trop dangereux pour éviter les incidents

de son image historique ainsi qu'une analyse d'une « technologie culturelle du pouvoir » ; Sergej Nikolaevič Abašin et Svetlana Mihajlovna Goršenina, *Le Turkestan Russe : une colonie comme les autres*, Tachkent/Paris, IFÉAC ; Éditions Complexe, 2010, 548 p.

²¹⁵ Alexey Tereshchenko, *op. cit.*, p. 138.

²¹⁶ Riasanovsky, *op. cit.*, p. 487; Aslı Yiğit Gülseven, « Rethinking Russian pan-Slavism in the Ottoman Balkans: N.P. Ignatiev and the Slavic Benevolent Committee (1856–77) », *Middle Eastern Studies*, vol. 53, no. 3, (2017), p. 332-348.

diplomatiques²¹⁷. Or, l'impulsion effective est le fruit de militaires ambitieux motivés par la quête du prestige ou porté par l'idéologie civilisatrice. Ce faisant, il est particulièrement intéressant d'étudier le phénomène du *Grand Jeu* sous l'angle des rapports du renseignement qui apportent un éclairage différent sur les conditions réelles de la conduite des activités coloniales russes.

3.3 Conclusion des éléments de la carte

Dans les trois axes de pénétration coloniale énumérés plus haut, Marc Ferro y voit une politique « d'alternative » ou le tsar, incapable d'imposer sa politique en Europe centrale aurait « transféré » sa domination vers le Caucase et l'Asie²¹⁸. S'il est vrai que les ambitions premières de la Russie concernent l'Europe, il faut toutefois considérer les fondements de l'histoire russe comme étant successivement rattachés à l'Europe et l'Asie tel un pendule qui, en raison de la conjoncture du moment, tend parfois vers l'est et parfois vers l'ouest²¹⁹. Toujours selon Marc Ferro, la caractéristique principale de l'Empire russe est celle de ne pas reposer sur une base ethnique, mais plutôt sur une politique de neutralisation des éléments qui pourraient défier l'autorité effective du tsar²²⁰. Ce faisant, « l'alternative » de l'Orient contribue à faire croître le bagage multiethnique de l'Empire russe²²¹. Cette réalité est bien représentée par la nature même des agents militaires de notre corpus. Ils sont des militaires au service de l'Empire russe, mais sont Autrichiens, Polonais, Français, Allemands et autres. C'est donc l'allégeance à l'autorité centrale, celle

²¹⁷ Comme l'agent Vitkévitich qui fut désavoué pour avoir directement confronté Burnes et les britanniques en s'attirant les faveurs de Dost Mahommed.

²¹⁸ Marc Ferro, *Colonization: A Global History*, Routledge, Londres, 1997, p. 8. ; Tristan Landry, « Le pendule russe : regards croisés sur l'espace », *Argument*, vol. 21, no. 2, (printemps- été 2019), p. 69 à 75.

²¹⁹ *Ibid.*

²²⁰ Ferro, *Colonization: A Global History*, *op. cit.*, p. 149.

²²¹ Andreas Kappeler, *La Russie, empire multiethnique*, Paris, Institut d'études slaves, 1994.

du tsar, qui représente les fondements de l'identité nationale russe. Les « colonies » russes peuvent davantage être perçues comme des protectorats, car c'est plutôt sous l'ère soviétique que s'opèrera une réelle intégration sociale et linguistique forcée.

Par la spatialisation d'une partie de notre corpus et des sources secondaires associés, nous avons tenté de créer un dialogue entre une analyse plus globale qui tient compte de plusieurs éléments géopolitiques ainsi qu'une analyse plus précise qui se penche sur la réalité coloniale russe. Mon objectif était de créer un produit d'humanités numériques en plus de réfléchir aux concepts sous-jacents qui influencent sa création et son résultat²²².

Conclusion

Nous avons dans ce mémoire d'abord précisé les grands courants historiographiques ayant influencé la production historique et l'étude du phénomène du *Grand Jeu* qui se trouve intimement lié aux études coloniales et postcoloniales britanniques. Ensuite, nous avons souligné l'importance des études conjuguant histoire et humanités numériques dans une optique de « tournant spatial » en histoire. Un courant qui tend à se redéfinir aujourd'hui, mais dont les fondements sont une plus grande sensibilité à l'espace dans l'étude du passé et l'intégration réfléchie des outils numériques à la méthodologie historique. Ensuite, nous avons décrit de manière détaillée les différentes étapes de la création d'un système d'information géographique interactif présentant les données issues d'un corpus historique pour finalement réfléchir aux mécanismes historiques sous-jacents au contexte de production de ces mêmes archives. Puisque dans cette étude, la méthodologie prend

²²² Je réfère ici au *hack & yack* expliqué [précédemment](#).

une place plus importante que les résultats eux-mêmes, deux enjeux ont structuré cet exercice méthodologique. D'abord, la réponse à la question de Gregory et Ell ([comme mentionné plus tôt](#)) qui invitent à se demander « quels sont les aspects géographiques de notre question de recherche » nous a semblé évidente tout au long du processus. Au-delà de notre intérêt pour la cartographie, le *Grand Jeu* et plus globalement la question coloniale russe dans un temps long ne bénéficient pas d'un imaginaire spatial très populaire ni même défini comme celui des enjeux géopolitiques plus globaux tels que les grandes explorations des XVI^e et XVII^e siècles, les conquêtes de Napoléon ou encore la Première Guerre mondiale. Ainsi, le simple fait de représenter cartographiquement ce phénomène contribue à le faire exister et à mieux en cerner les paramètres principaux. Ensuite, l'aspect géographique de notre question de recherche se pose également dans le simple fait de mentionner l'Orient, un terme qui est à la fois porteur d'un imaginaire intellectuel et historique très précis tout en étant extrêmement vague sur le plan géographique. Le choix de ce terme réside dans le fait qu'il désigne culturellement ce qui se trouve à l'est de l'Europe et que l'histoire de l'espace compris entre la Chine et la Turquie n'est que peu abordée lorsque l'Europe traverse une période historique majeure, produisant une ellipse sur le récit mondial. Ce faisant, la Russie se retrouve précisément (malgré la dualité de sa nature Orient-Occident) dans cet espace et l'influence qu'elle exerce sur l'Asie centrale (un concept qui, lui aussi, doit être situé géographiquement) au XIX^e siècle passe un peu « sous le radar » des historiens jusque dans les années 1970. Ainsi, le *Grand Jeu* et plus globalement la question coloniale russe doivent forcément être cartographiés pour être circonscrits à une réalité historique matérielle qui illustre la trajectoire et la destinée des peuples d'Asie centrale ayant été d'abord colonisés par l'Empire russe pour ensuite être « intégrés » à l'Union soviétique. D'emblée, il nous a

donc semblé logique d'entamer l'étude de ce phénomène à l'aide d'une représentation cartographique ; l'analyse provient donc d'abord d'une réflexion sur l'occupation de l'espace oriental par les Russes et la poursuite d'une entreprise coloniale dont les paramètres nous semblaient trop peu connus malgré son impact immense sur de nombreux peuples asiatiques.

L'autre enjeu ayant structuré notre projet est le souci du dialogue constant entre le « hack » (coder) et le « *yack* » (discuter/analyser). En effet, je crois que c'est la relation constante entre les textes des infobulles, le présent mémoire et les différentes couches de la carte qui permet véritablement d'insérer la question du Grand Jeu dans le phénomène plus global de la colonisation d'une partie de l'Asie, d'abord par les Britanniques, comme l'histoire le souligne souvent, mais également par les Russes. En effet, d'un point de vue géographique, la Russie nous semble avoir « apparu » soudainement dans la période moderne. Or, elle est le fruit d'une longue série de conquêtes et de subjugations des peuples caucasiens, sibériens et centres asiatiques. La carte à elle seule ne permet pas de constater ce phénomène pour l'est de la Russie : notre corpus ne traitant pas ce phénomène, la Russie apparaît donc comme un bloc homogène à ce stade et ce n'est qu'à travers la lecture du texte et des infobulles que l'on peut considérer la conquête de l'Est comme la colonisation rapide d'un espace très vaste toutefois occupé par de nombreuses populations locales. Pour ce qui est de l'Asie centrale, la division des différentes régions et la présence de la ligne d'Orenbourg (voir couche forteresses) ceinturant le nord du Kazakhstan permettent toutefois de cerner un phénomène en pleine expansion, soit l'avancée russe dans la région du Caucase et dans les steppes d'Asie centrale. L'étau se referme rapidement sur les territoires compris entre le Kazakhstan actuel et l'Inde britannique avec en son centre l'Afghanistan, qui sera la cible des Perses et des

Britanniques pour le contrôle des routes de la région. Ainsi, l'historiographie a raison de se pencher sérieusement sur l'éventualité d'une campagne russe contre l'Inde puisque, comme présentées dans les infobulles, quelques expéditions ont réellement été lancées avec cet objectif (voir couche militaire). Or, l'étude des conditions socioéconomiques et le relatif retard industriel engendré par la Russie à cette époque ne permettent pas réellement de croire à une menace qui dépasse le stade de la dissuasion. La Russie a fort probablement exagéré sa menace militaire pour s'assurer de son emprise dans les khanats d'Asie centrale. Les Britanniques et les Russes se sont toutefois embourbés dans un jeu géopolitique qui ne cessait d'accaparer leurs ressources loin des réels centres névralgiques de leur empire respectif. Si les Britanniques ont été forcés de laisser aller la colonie indienne, les territoires convoités par les Russes dans ce mémoire devront attendre la fin de l'URSS pour réaffirmer leurs aspirations nationales.

En effet, l'aspect colonialiste de l'expansion russe au XIX^e siècle n'est pas clairement fixé dans l'historiographie. Or, cette zone grise sémantique relèverait, selon moi, d'une question mémorielle. Le colonialisme européen est un phénomène historique reconnu puisqu'il a des ancrages chronologiques précis – un début et une fin –, soit la période des grandes explorations et des guerres d'émancipation nationales du XIX^e siècle. Le colonialisme russe ne peut se targuer de pouvoir recourir à un tel raccourci chronologique dans la mesure où une entreprise coloniale impériale de nature économique et militaire est remplacée par le régime soviétique, où les idéaux de libération des peuples seront forcément subordonnés aux intérêts marxistes-léninistes et définitivement écrasés par le règne de Staline. Ainsi, la nature économique et militaire de la politique coloniale impériale sera remplacée par un colonialisme culturel, idéologique et mémoriel au nom de la grande famille des peuples soviétiques. Transformée en question législative dont

l'extension est la création de territoires « autonomes », la question coloniale russe n'a pas de fin précise puisqu'elle est encore présente au cœur même de l'actuelle Fédération de Russie²²³.

Ainsi, le texte et l'aspect numérique du projet sont indivisibles et démontrent que l'interprétation d'un sujet éminemment géographique doit référer à une forme d'expérience (numérique dans notre cas) sans quoi elle devient vaine. Enfin, notre projet représente avant tout un exercice méthodologique et pourrait, dans le cadre d'une démarche plus ambitieuse, rassembler différents corpus qui sauraient apporter des éclairages différents sur la situation coloniale des peuples conquis par les Russes. Les récits de voyageurs pourraient être intéressants, mais comme nous l'avons mentionné [plus tôt](#), leur analyse ne relève pas de la même méthodologie que les rapports du renseignement. Ce faisant, ce mémoire propose une démarche d'analyse parmi plusieurs pour le traitement numérique d'un corpus d'archives et met en lumière le projet colonial russe grâce aux écrits des acteurs militaires, tout en laissant place à l'ajout d'informations supplémentaires qui permettraient de bonifier l'analyse, puisqu'un produit d'humanité numériques se veut évolutif afin de permettre une lecture critique du passé.

²²³ Vladimir Kryazhkov, « Development of Russian Legislation on Northern Indigenous Peoples », *Arctic Review on Law and Politics*, vol. 4, no. 2 (2013), p. 140-155. ; Lioudmila Bogoslovskaya, *Les peuples autochtones du nord de la Russie dans les conditions du changement climatique mondial et l'impact du développement industriel*, Moscou, Centre russe pour l'Etude des Populations Indigènes du Nord, 2015, 136 p.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE (TEXTE ET SIG)

I. Sources primaires

A. Archives manuscrites

Archives historiques militaires de l'État russe (RGVIA). F. 446, Opis. 1, Delo.7, 14, 16, 17, 18, 20, 22, 23, 25, 39, 61 et 180.

Archives historiques militaires de l'État géorgien (TSGIA). Fond. 2, Opis.1, Delo. 535.

B. Cartes

Society for the Diffusion of Useful Knowledge (Great Britain), « Bokhara, Cabool, Beloochistan &c., », 1: 10 060 000, Chapman and Hall, London, 1838. [En ligne] Sur le site *David Rumsey Map collection*. <http://bit.ly/2Uv45hD>

Lapie et Blondeau (gravure). « Carte de la Perse, de la Turquie d'Asie et d'une partie de la Tartarie Indépendante », Paris, 1810, [En ligne], Gallica. <http://bit.ly/2Uv4Nvj>

Central Asia, Edward Stanford, John Arrowsmith, London, 1884. David Rumsey Map Collection, <http://bit.ly/2UFLShz>

W. Siberia, Tartary, Khiva, Bokhara &c., Society for the Diffusion of Useful Knowledge (Great Britain), Chapman and Hall, London, 1838. Sur le site David Rumsey Map collection. <http://bit.ly/2UycPDE>

Persia, Arabia &c. Henry S.Tanner, H.S Tanner, Philadelphia, 1868. David Rumsey Map Collection, <http://bit.ly/2UtYDvq>

Persia with a part of Cabul and the adjacent countries, Aaron Jr Arrowsmith, A.Arrosmith, London, 1828. David Rumsey Map Collection, <http://bit.ly/2UArDBQ>

Sir, Alexander Burnes, Central Asia [1: 4400000], [1834], dans Original M.S. surveys of Lieut. Alex. Burnes, London, John Arrowsmith, 1834. [En ligne] sur David Rumsey Map Collection, <http://bit.ly/2UuqRpO>

Henry S.Tanner, Persia, [1 : 9 250 000], dans Tanner's Universal Atlas, Philadelphia, H.S Tanner, 1836. [En ligne] sur David Rumsey Map Collection, <http://bit.ly/2ZOngZD>

A new universal atlas [...]. Tanner, Henry Schenk, Philadelphia & Hart, 1844. <http://hdl.loc.gov/loc.gmd/g3200m.gcws0193> ; Henry Schenck Tanner. Us National Library of Medicine. <http://resource.nlm.nih.gov/64760030R>

Henry S.Tanner, India, [1 : 9 250 000], dans Tanner's Universal Atlas, Philadelphia, H.S Tanner, 1836. [En ligne] sur David Rumsey Map Collection, <http://bit.ly/2ZOngZD>

Vasilii Petrovich Piadyshev. Geographical Atlas of the Russian Empire, the Kingdom of Poland, and the Grand Duchy of Finland. Dépôt topographique militaire, Saint-Petersbourg, 1820-1827.

II. Bibliographie

A. Ouvrages généraux

CARRÈRE D'ENCAUSSE, Hélène. *L'Empire d'Eurasie*. Paris, Éditions Fayard, 2005, 529 p.

COURVILLE, Serge. *Introduction à la géographie historique*. Presses Université Laval, 1995, 244 p.

FERRO Marc. *Colonization: A Global History*. Routledge, Londres, 1997, 415 p.

FRÉMEAUX, Jacques. *La Question d'Orient*. Paris, Fayard, 2014, 624 p.

HOESLI, Éric. *L'épopée sibérienne. La Russie à la conquête de la Sibérie et du Grand Nord*. Éditions des Syrtes - Paulsen, Genève-Paris, 2018, 822 p.

HOPKIRK Peter. *Le Grand Jeu : Officiers et espions en Asie centrale*. Bruxelles, Nevicata, 2013, 572 p.

KAPPELER Andreas et G.G. IMART. *La Russie, empire multiethnique*. Paris, Institut d'études slaves, 1994, 415 p.

LIEVEN, Dominique. *The Russian Empire And Its Rivals*. Yale University Press, 2002. 532 p.

RIASANOVSKY, Nicholas V. *Histoire de la Russie : Des origines à 1996*. Robert Laffont, 1999, 872 p.

ROBB, Peter. *A History of India*. Palgrave Macmillan, 2011, 400 p.

B. Monographies

ABAŠIN Sergej Nikolaevič et Svetlana Mihajlovna GORŠENINA. *Le Turkestan Russe: une colonie comme les autres?*, Tachkent - Paris, Éditions Complexe, 2010, 548 p.

ANDREEVA, Elena. *Russia and Iran in the Great Game: Travelogues and Orientalism*. Londres, Routledge, 2007, 274 p.

ASHCROFT, Bill. *The Empire Writes Back: Theory and Practice in Post-Colonial Literatures*. Londres, Routledge, 2002, 296 p.

BADEM, Candan. *The Ottoman Crimean War (1853-1856)*, Boston, Brill, 2010. 436 p.

BLANC, Olivier. *Les espions de la Révolution et de l'Empire*. Paris, Perrin, 1995

BODENHAMER, David, John CORRIGAN et Trevor M. HARRIS. *Deep Maps and Spatial Narratives*. Bloomington, Indiana university press, 2015, 242 p.

BUTLIN, Robin Alan. *Historical Geography: Through the Gates of Space and Time*. Londres, Edward Arnold, 1993, 306 p.

CARTER, Paul. *The Road to Botany Bay: An Exploration of Landscape and History*. Minneapolis, University of Minnesota Press, 2010, 447 p.

DALRYMPLE, William. *Return of a King: The Battle for Afghanistan*. 1839-42. New-York, Knopf, 2013, 749 p.

FORCADE, Olivier et Sébastien LAURENT. *Secrets d'États. Pouvoirs et renseignements dans le monde contemporain*. Paris, Armand Colin, 2005, 240 p.

G. SINGH, Jyotsna, et David D.KIM. *The Postcolonial World*. Routledge, Londres, 2016, 583 p.

GADDIS, John Lewis. *The Landscape of History: How Historians Map the Past*. Oxford, Oxford University Press, 2004, 212 p.

GAMME, Moshe. *Muslim Resistance to the Tsar: Shamil and the Conquest of Chechnia and Daghestan*. Frank Cass & Co. Ltd, Londres, 1994, 247 p.

GENÊT, Stéphane. *Les espions des Lumières : actions secrètes et espionnage militaire au temps de Louis XV*. Paris, Septentrion, 2017, 532 p.

GILMOUR, David. *The British in India: A Social History of the Raj*. Farrar, Straus and Giroux, 2018.

GORSHENINA, Svetlana. *L'Invention de l'Asie centrale. Histoire du concept de la Tartarie à l'Eurasie*. Genève, Droz, 2014, 704 p.

GREGORY, Ian N et Paul S.ELL. *Historical GIS: Technologies, Methodologies, and Scholarship*. Cambridge, Cambridge University Press, 2007, 205 p.

GREMLING, Numa. *Leaflet Cookbook: Recipes for creating dynamic Web maps*. Locate press, Alaska, 2019, 328 p.

HARTLEY.M, Janet, Paul KEENAN et Dominic LIEVEN. *Russia and the Napoleonic Wars*. Londres, Palgrave Macmillan, 2015, 288 p.

H. BAKER, Alan R. *Geography and history: Bridging the Divide*. Cambridge, Cambridge University Press, 2003, 296 p.

KNOWLES, Anne-Kelly. *Placing history: How maps, special data, and GIS are changing historical scholarship*. Californie, ESRI Press, 2008. 312 p.

KNOWLES, Anne-Kelly. *Past Time, Past Place: GIS for History*. ESRI Press, 2002, 228 p.

LACOSTE, Yves. *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*. Paris, La découverte, 2012, 217 p.

LANDRY, Tristan dir. *Identités: constructions, négociations, négations*. Québec, Presses de l'Université Laval. 2014, 233 p.

LÉTOURNEAU, Jocelyn. *Le coffre à outils du chercheur débutant: guide d'initiation au travail intellectuel*. Toronto, Oxford University Press, 2001, 258 p.

LEVY, Jacques. *Le tournant géographique. Penser l'espace pour lire le monde*. Paris, Belin, 1999, 400 p.

LÜNEN, Alexander et TRAVIS, Charles. *History and GIS: Epistemologies, Considerations and Reflections*. Berlin, Springer Science & Business Media, 2012, 250 p.

MEYER, Karl. *Tournament of Shadows: The Great Game and Race for Empire in Central Asia*. New York, Basic Books, 2006, 704 p.

PIATIGORSKY, Jacques, et Jacques SAPIR. *Le Grand Jeu: XIXe siècle : les enjeux géopolitiques de l'Asie centrale*. Paris, Autrement, 2009, 250 p.

SCHAMA, Simon et Josée KAMOUN. *Le paysage et la mémoire*. Paris, Éditions du Seuil, 1999. 720 p.

SCHIMMELPENNINCK VAN DER OYE, David. *Russian Orientalism – Asia in the Russian Mind from Peter the Great to the Emigration*. New Heaven, Yale University Press, 2010, 320 p.

STROEV, Aleksandr. *La Russie et la France des Lumières : monarques et philosophes, écrivains et espions*. Paris, Institut des études slaves, 2017, 512 p.

TAKI, Victor. *Tsar and Sultan: Russian Encounters With the Ottoman Empire*. Londres, I.B.Tauris. 2016, 336 p.

TERNON, Yves. *Empire ottoman, le déclin, la chute, l'effacement*. Paris, Éditions du Félin, 2002, 575 p.

TULARD, Jean. *Napoléon, chef de guerre*. Paris, Tallandier, 2012, 384 p.

VAN DIJK, K. *Pacific Strife*. Amsterdam, Amsterdam University Press, 2015, 526 p.

II. Articles et mémoires

ALDER, G.J. « The Key to India? Britain and the Herat Problem 1830-1863 ». *Middle Eastern Studies*, vol. 10, no. 2 (1974), p.186-209.

BAILLY, Antoine Claude S. RAFFESTIN et Henry REYMOND. « Les concepts du paysage : problématique et représentations ». *Espace géographique*, vol. 9, no. 4 (1980). p. 277-285.

BECKERT, Sven. « Emancipation and Empire: Reconstructing the Worldwide Web of Cotton Production in the Age of the American Civil War ». *The American Historical Review*, vol. 109, no. 5 (2004), p. 1405-1438.

BEZOTOSNY, Viktor. « Services de renseignement de Napoléon dans la campagne militaire de 1812 ». *Histoire nouvelle et récente*, no. 4 (2004).

BOULANGER, Philippe. « Renseignement géographique et culture militaire, *Geographical Information and Military Culture* ». *Hérodote*, n° 140 (2011), p. 47-63.

CHICHLO, Boris (entretiens avec). « Les peuples autochtones du Grand Nord ». *Le Courrier des pays de l'Est*, volume 2 1066, no. 2 (2008), p.20 à 34.

CORETCHII, Iaroslava. « Bagdadbahn : géopolitique en mutation et renseignement militaire russe au Moyen-Orient (1878-1914) ». [Mémoire de maîtrise], Sur le site *Université de Sherbrooke*, (consulté le 10 décembre 2019), <https://savoirs.usherbrooke.ca/handle/11143/8868>

COSGROVE, Denis. « Landscape and Landschaft ». *Bulletin of the GHI*, 35, (2004), p.249-267.

DE MEAUX, Lorraine. « L'Orient russe : représentations de l'Orient et identité russe, du début du XIXe siècle à 1917 ». *Revue des études slaves*, vol. 79, no. 1-2(2008), p. 233-237.

- DUBOST, Françoise. « La problématique du paysage, état des lieux ». *Études Rurales*, no. 121-124 (1991), p. 219-234.
- DRIAULT, J.-E. « La mission Gardane en Perse (1807-1809), d'après les Archives nationales et les Archives du ministère des Affaires étrangères ». *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, no 2-2 (1900), p. 121-155.
- FERRO, Marc. « Colonialisme russe-soviétique et colonialismes occidentaux : une brève comparaison ». *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, vol. 26, no. 4 (1995), p. 75-80.
- GEORGEON, François. « L'Empire ottoman et l'Europe au XIX^e siècle. De la question d'Orient à la question d'Occident ». *Confluences Méditerranée*, vol.52, no.1 (2005), p.29 à 39.
- GÜLSEVEN, Aslı Yiğit. « Rethinking Russian pan-Slavism in the Ottoman Balkans: N.P. Ignatiev and the Slavic Benevolent Committee (1856–77) ». *Middle Eastern Studies*, vol. 53, no. 3 (2007), p. 332-348.
- GRAY, Colin. « In Defence of the Hertland : Sir Halford Mackinder and his critics a hundred years on ». *Comparative Strategy*, vol.23, no.1 (2004), p.9-25.
- HAULE, Sébastien. « Les fonds sur l'histoire au Caucase au XIX^e Siècle dans les archives du service historique de l'armée de terre ». *Cahiers Du Monde Russe*, vol. 45, no. 1/2, 2004, pp. 321-346.
- JOHNSON, R. A. « Russians at the Gates of India? Planning the Defence of India, 1885-1900 ». *The Journal of Military History*, vol. 67, no. 3, (2003), p. 697-743.
- LANDRY, Tristan. « Le pendule russe : regards croisés sur l'espace », *Argument*, vol.21, no 2 (2019), p.69 à 75.
- LANTZ, François. « Mouvement et voies de communication en Asie centrale. L'avènement d'une colonie », *Cahiers d'Asie centrale*, no. 17/18 (2009), p.289-317.
- LARUELLE, Marlène. « Existe-t-il des précurseurs au mouvement eurasiste ? L'obsession russe pour l'Asie à la fin du XIX^e siècle ». *Revue des études slaves*, vol. 75, no.3-4 (2004), p. 437-454.
- LEDONNE, John. « Russia's Eastern Theater, 1650-1850 Springboard or Strategic Backyard? », *Cahiers du monde russe*, vol. 49, no.1 (2008), p.17-46.
- LOUCAS, Loannis. « La Question d'Orient et la géopolitique de l'espace européen du sud-est ». *Guerres mondiales et conflits contemporains*, no 1 (2005), p. 17-28.
- PAVLOVSKAYA, Marianna. « Theorizing with GIS: A Tool for Critical Geographies? ». *Environment and Planning A*, vol. 38, no. 11 (2006), p. 2003-2020.

PORTAL, Roger. « Les Russes en Sibérie au XVII^e siècle ». *Revue d'Histoire Moderne & contemporaine*, no.5 (1958), p.5-38.

RAJOTTE, Pierre. « Le récit de voyage au XIX^e siècle. Une pratique de l'intime », *Revue internationale d'études québécoises*, Vol 3, no 1 (2000), p.15-37.

REZUN, Miron. « The Great Game Revisited », *International Journal* Vol. 41, No. 2, Southwest Asia (1986), p. 324-341.

ROUCAUD, Michel. « De l'opérationnel au policier : les officiers de Napoléon face à la pratique du renseignement ». *Napoleonica. La Revue*, no. 27 (2016), p. 62-83.

SAUTTER, Gilles. « Paysagismes ». *Études rurales*, vol. 121, no. 1 (1991), p. 15-20.

SEARIGHT, Sarah, « Russian Railway Penetration of Central Asia », *Asian Affairs*, vol. 23 (1992), p.171-180.

SCARCE, Jennifer. « Entertainments East and West: Three Encounters between Iranians and Europeans during the Qajar Period (1786-1925) », *Iranian Studies*, Vol. 40, No. 4 (2007), p. 455-466.

SCHIMMELPENNINCK VAN DER OYE, David. « Paul's great game: Russia's plan to invade British India ». *Central Asian Survey*, vol. 33, no. 2 (2014), p.143-152.

SCHIMMELPENNINCK VAN DER OYE, David. « Russia's Asian Temptation ». *International Journal*, vol. 55, no 4 (2000), p. 603.

STANZIANI, Alessandro. *Esclaves et captifs en Russie et en Asie centrale (XVI^e-XIX^e siècles)* dans P. GUILLÉN, Fabienne et Salah TRABELSI dir. *Les esclavages en Méditerranée : Espaces et dynamiques économiques*. Madrid, Casa de Velázquez, 2012 [en ligne] <https://bit.ly/2KhoFO8>.

STONE, James. « Bismarck and the Great Game: Germany and Anglo-Russian Rivalry in Central Asia, 1871-1890 ». *Central European History*, vol. 48, no. 2 (2015), p. 151-175.

TORRE, Angelo. « Un tournant spatial en histoire ? Paysages, regards, ressources ». *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, no. 5 (2008), p. 1127 à 1144.

TUMUSOVA, Tuyaara. « L'identité juridique des peuples autochtones de Iakoutie et le droit russe », *Droit et cultures*, no. 77 (2019), p.169-185.

VINSON, David. « Napoléon en Perse : genèse, perspectives culturelles et littéraires de la mission Gardane (1807-1809) ». Dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, no. 4 (2009), p. 871 à 897.

WEBER, Anne-Gaelle. « Le genre romanesque du récit de voyage scientifique au XIX^e siècle ». *Sociétés & Représentations*, no. 1 (2006), p. 59 à 77.

ZELLER, Thomas. « The Spatial Turn in history », *Bulletin of the GHI*, no. 35, (2004), p.123-138.

III. Sources numériques

Encyclopaedia Iranica (2020), Sur le site *Encyclopaedia Iranica*, [site Web], consulté le 18 avril 2020, <https://bit.ly/2KAYp1t>

Harvard University (2020), *World Map project, The silk Road* [site Web], consulté le 7 avril 2020, <https://bit.ly/2Ut8lhW>

Harvard University (2020), *Imperiia, Mapping the Russian Empire* [site Web], consulté le 7 avril 2020, <https://bit.ly/36oMy0E>

Leaflet (2020). Sur le site *Leaflet* [site Web], consulté le 12 avril 2020, <https://bit.ly/34jXD1K>

SRTM Data (2020). Sur le site *CGIAR CSI* [En ligne], consulté le 4 avril 2020, <http://srtm.csi.cgiar.org/srtmdata/>